

REVOLTE DANS LA SOCIETE
REPRESSIVE : L'ELARGISSEMENT DU
CHAMP POLITIQUE AUX
USA

wvdy



idac  document

5·6

REVOLTE DANS LA SOCIETE REPRESSIVE

MIGUEL DARCY DE OLIVEIRA

ROSISCA DARCY DE OLIVEIRA

INTRODUCTION

1

AUJOURD'HUI

5

- LE MALAISE ET L'IMPUISSANCE
 - LES BASES DU MECONTENTEMENT
 - LA DEGRADATION DES CONDITIONS MATERIELLES
 - L'EFFONDREMENT DES VALEURS
-

HIER

17

- LES ETATS-UNIS EN TANT QUE SOCIETE REPRESSIVE GLOBALE
 - LA CONTESTATION RADICALE DES ANNEES SOIXANTE
 - LE MECONTENTEMENT DE LA MAJORITE SILENCIEUSE
-

DEMAIN ?

59

NOTES / BIBLIOGRAPHIE

66/7

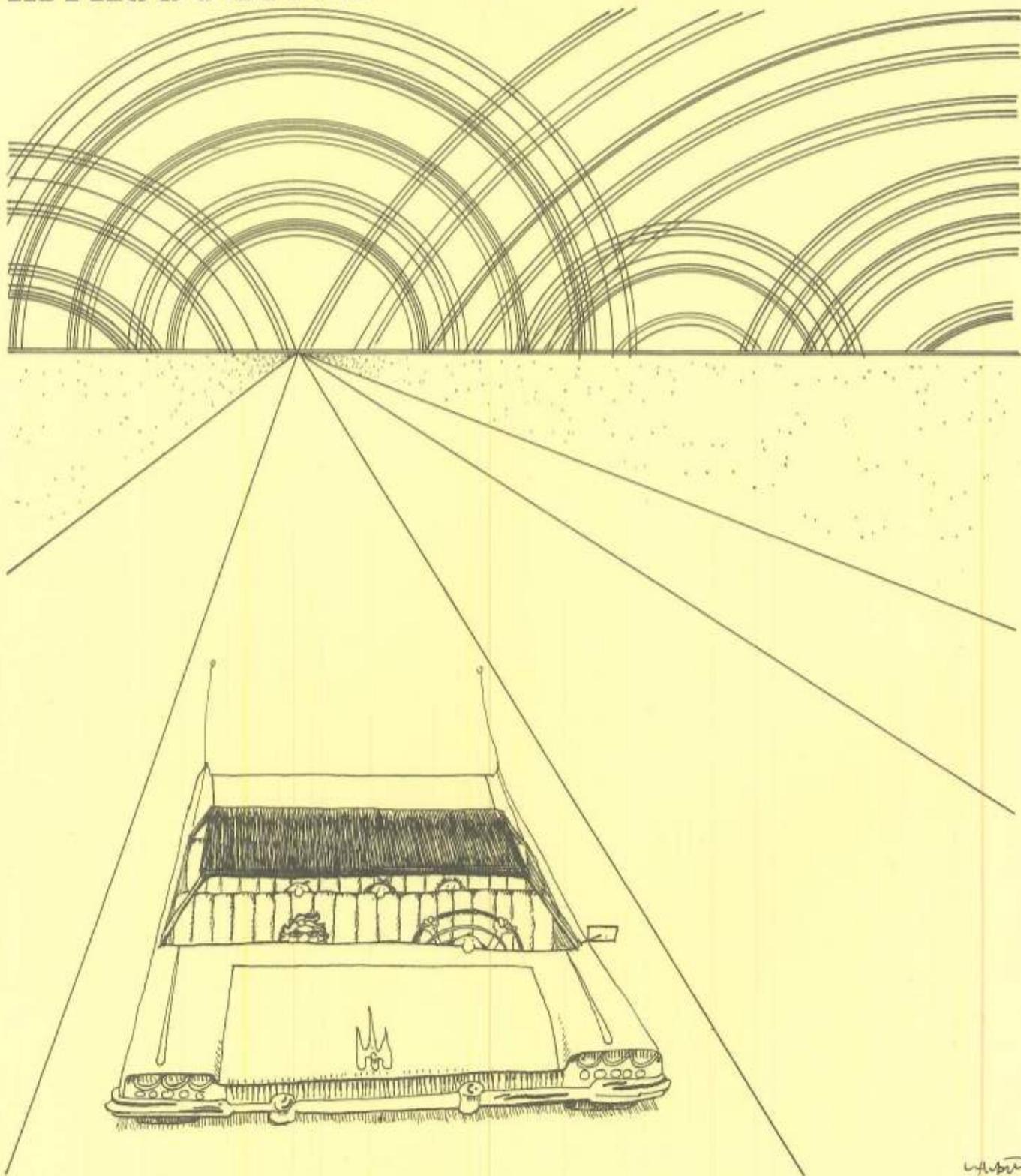
Document de Travail

69

- LE SEMINAIRE COMME MOMENT D'UN PROCESSUS D'EDUCATION POLITIQUE
-

Dessins: CLAUDIUS CECCON

INTRODUCTION



W. H. B. /

INTRODUCTION

Au printemps 1973, cinq membres de l'équipe IDAC ont entrepris un voyage à travers les Etats-Unis, organisé autour d'une invitation à animer un séminaire sur "Education et Changement Social" à l'Université de Californie, à Berkeley. Pendant deux mois, nous avons sillonné le pays de côte à côte, participant à une dizaine d'autres rencontres-séminaires avec des minorités ethniques, des étudiants, des femmes, des animateurs de communauté, des enseignants ou des sociologues. La méthodologie qui a orienté notre intervention dans ces séminaires est analysée en profondeur dans le texte "Le séminaire en tant que moment d'un processus d'éducation politique" que nous reproduisons en annexe du présent document.

Le moins qu'on puisse dire est que ce contact, quoique rapide et frangmentaire, avec la réalité américaine a été, pour nous, une expérience déroutante. La variété de situations conflictuelles existantes aujourd'hui dans ce pays, l'étendue de l'insatisfaction par rapport à la qualité de la vie quotidienne, la remise en question des institutions et des valeurs qui assuraient la cohésion sociale, les formes nouvelles de concevoir l'action politique, la redéfinition de modes de comportement, la violence, l'angoisse et la solitude, tous ces éléments ont fini par esquisser une image polyvalente qui a défié nos instruments traditionnels d'analyse et ne s'est pas laissée réduire à nos schémas préfabriqués d'interprétation.

En même temps, nous avons eu nettement l'impression qu'à l'intérieur de cette crise profonde qui secoue les Etats-Unis, quelque chose

de radicalement nouveau est en gestation et que ce processus, par son originalité et par ce qu'il contient d'anticipateur, nous concerne à nous tous qui vivons, en Europe ou au Tiers Monde, dans des sociétés pour lesquelles la croissance industrielle américaine reste le seul modèle de civilisation valable.

La démarche que nous nous proposons de suivre dans ce document, se développera en trois étapes :

1. dans un premier moment, il s'agira de mettre en relief les deux impressions les plus frappantes que nous avons recueillies de notre contact avec la réalité américaine : l'existence d'un malaise latent et diffus ressenti par de larges couches sociales, accompagné d'un sentiment répandu de perplexité et d'impuissance à changer quoi

que ce soit de sa propre vie ou dans la société. A partir de cette constatation de base, on cherchera les causes immédiates de ce mécontentement généralisé, d'une part dans la dégradation des conditions matérielles de vie et, d'autre part, dans l'effondrement des valeurs qui assuraient le consensus social de la nation américaine;

2. après ce premier stade, plutôt descriptif, nous essaierons de reconstituer la dynamique historique et de nous interroger sur la signification de cette crise générale que vivent les Etats-Unis :

- d'abord, on tâchera de définir les traits essentiels qui faisaient des Etats-Unis ce que nous appellerons une "société répressive globale";

- ensuite, on verra comment, et dans quelle mesure le mouvement de contestation qui a commencé dans les années soixante a réussi à remettre en cause les fondements de cette "société répressive globale", en donnant naissance à une alternative radicale;

- finalement, on s'interrogera sur l'impact de cette contestation radicale sur les groupes sociaux (notamment la classe ouvrière) qui assuraient jusque-là la cohésion sociale de tout le système;

3. dans la troisième partie du travail, sur la base des constatations faites de la situation actuelle et de l'analyse historique, nous poserons un certain nombre d'hypothèses et de questions concernant les perspectives pour l'avenir.

AU JOURD'HUI



1. le malaise et l'impuissance

Les Américains ne sont pas contents de leur vie, voilà notre première constatation. En effet, on remarque partout dans la population américaine l'existence d'un malaise latent et diffus, révélateur d'une perception élémentaire et souvent non consciente ou non élaborée de ce que "les choses vont mal". On constate une perception vague mais généralisée que "rien ne va plus"; les gens se plaignent de n'avoir pas de contrôle sur leur vie et, plus grave encore, il y a un pessimisme assez répandu fondé sur la crainte que "tout ça ne tend qu'à devenir pire". Il faut faire quelque chose, mais on ne sait pas quoi, ni comment, ni par où commencer, car chaque problème renvoie à un autre plus complexe, d'une telle façon que, d'une part, il n'y a plus de solution partielle et, d'autre part, la réalité globale devient impénétrable.

Allant de pair avec ce mécontentement généralisé, on retrouve un sentiment de perplexité et d'impuissance. Les gens constatent la dégradation continue des conditions de vie, mais semblent incapables de comprendre ce qui se passe et impuissants à faire quelque chose pour arrêter ce processus. A la perplexité et à l'impuissance, s'ajoute encore un sentiment accentué de dépersonnalisation et de déshumanisation. Les gens ne sont pas contents de leur vie, mais ils ne savent que faire pour la changer. Ils se trouvent de plus en plus isolés, perdus, atomisés au sein d'une société devenue trop complexe et avec laquelle on ne retrouve plus de points de contact ou d'identité.

Pourrait-on dire que ce malaise et cette impuissance reflètent une protestation qui n'a pas encore

trouvé des moyens d'expression clairs et précis contre cette société qui réduit tous les individus à la condition de simples pièces dans un engrenage devenu apparemment incontrôlable ?

Tout d'abord, il faut souligner que ce double sentiment de mécontentement et de paralysie n'est spécifique à aucune couche sociale ou tendance politique. Tout en prenant des formes et contenus bien divers, il touche aussi bien la "majorité silencieuse", ces Américains moyens qui ont porté deux fois Nixon au pouvoir, que la "Nouvelle Gauche" contestataire des années soixante. Cet élargissement du phénomène implique deux conséquences apparemment contradictoires :

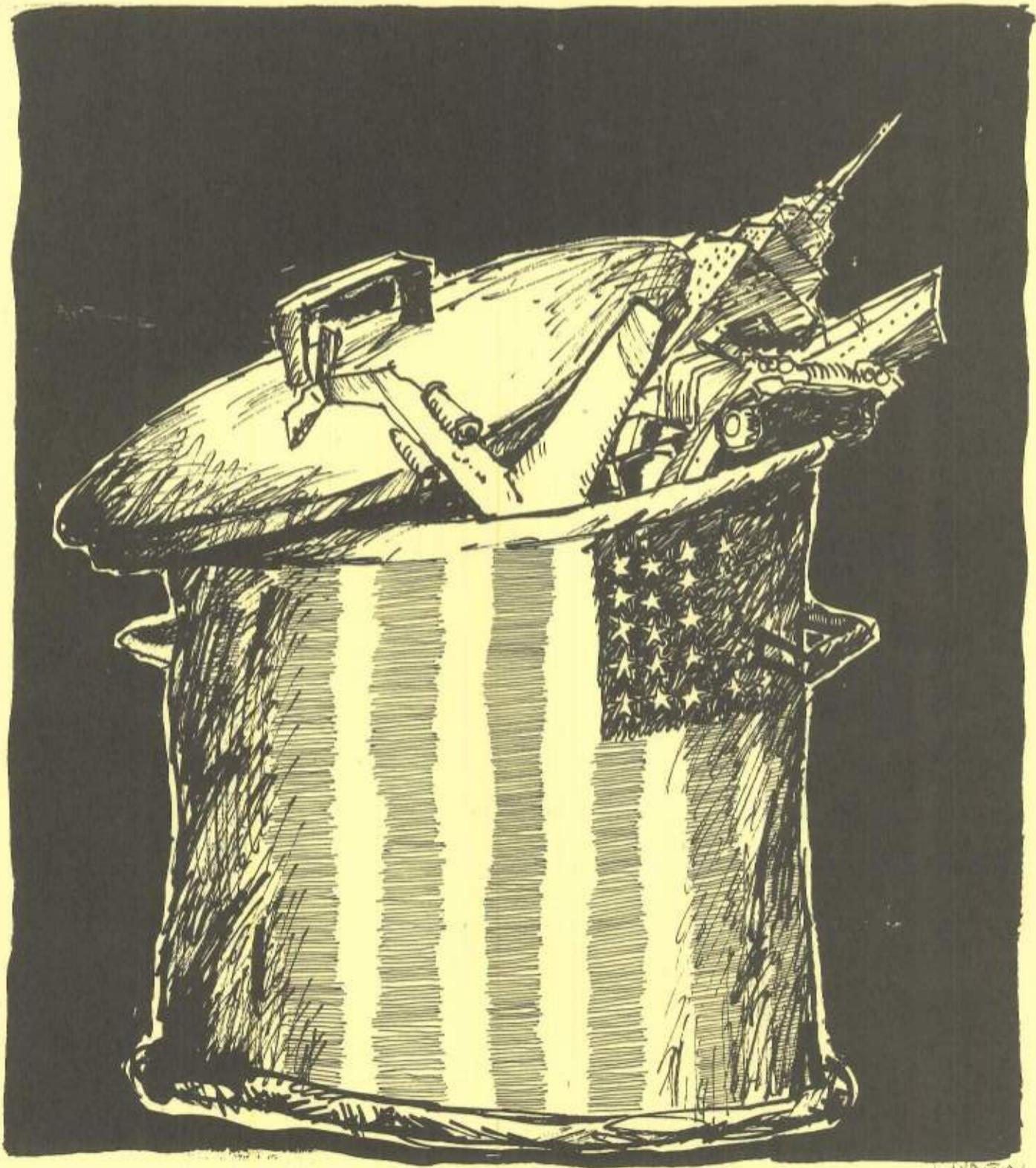
- d'une part, l'insatisfaction s'est élargie bien au-delà des

groupes contestataires (Noirs et Chicanos, étudiants et femmes), dont la prise de conscience par rapport au racisme, à la guerre du Vietnam et au sexisme remet, pour la première fois, en question le rêve américain. Même s'il revêt des formes encore diffuses et latentes - c'est-à-dire, sans être conscient de lui-même et sans avoir trouvé les moyens d'expression politique - ce mécontentement face à la situation présente et la peur ou l'angoisse face à l'avenir, ont déjà gagné de larges secteurs des classes moyennes, pourtant farouchement hostiles aux slogans de la "Nouvelle Gauche";

d'autre part, le mouvement de contestation radicale des années soixante semble en perte de vitesse. L'énorme mobilisation d'énergie qui avait été canalisée vers tout un éventail d'ac-

tions à caractère explicitement politique (dont le point culminant avait été les manifestations nationales contre le racisme et la guerre, ou les mobilisations électorales en faveur des candidats progressistes) semble aujourd'hui céder la place à un certain désarroi, à une sensation d'échec qui engendre un repli sur soi-même et donne l'impression d'une apparente démobilitation, voire d'une dépolitisation tout court.

Perte de vitesse et démobilitation du mouvement contestataire et/ou élargissement de la masse de mécontents ? Dépolitisation ou élargissement du champ du politique ? Avant d'essayer de répondre à ces questions essentielles, tâchons de comprendre ce qui est à la base de ce malaise généralisé.



W. H. R. /

2. les bases du mécontentement

A notre avis, à la base de ce mécontentement diffus et latent on trouve aussi bien des conditions objectives, liées à la détérioration des conditions matérielles de vie, que des conditions subjectives, liées à la crise de valeurs et à la désaffection vis-à-vis du système américain. En effet, le rêve américain, le colosse industriel toujours à la pointe du progrès technique, le pays du bien-être et de la richesse, présente des symptômes d'une crise profonde liée directement à la mise en question de ce bien-être.

2.1 dégradation des conditions matérielles

D'un point de vue purement matériel, objectif et concret, les grandes villes américaines présentent des caractéristiques effrayantes. Dans les centres urbains du pays-guide et modèle de la civilisation occidentale, on a l'impression, au premier regard, que "rien ne va plus", qu'un processus de déchéance matérielle est inexorablement en cours. Les services publics, les transports collectifs, les communications, les logements, ont l'air de subir un processus de vieillissement ou de pourrissement apparemment incontrôlable. Les gens entassés dans les métros ou immobilisés dans des embouteillages-monstres payent de leurs nerfs ou de leur temps un même prix - celui de vivre dans ces mégalopolis.

La voiture américaine, par exemple, chantée par Hollywood comme le symbole-même de la puissance et de la gloire d'une civilisation, semble aujourd'hui rongée par une maladie invisible. En vain on cherche ces carrosseries reluisantes, conduisant doucement et en tout confort des passagers heureux. Ce qu'on trouve partout, ce sont des carcasses souvent déjà abîmées qu'on ne répare plus et qui, rongées par l'obsolescence planifiée et le gaspillage de matériel, se voient à court terme vouées à la ferraille. Objet du désir-consommateur, symbole du statut social, ces voitures sont en train de devenir avant tout une source de pollution qui suffoque l'homme de

la rue. La crise de l'énergie et la pollution ne font qu'accélérer maintenant la dévalorisation de ces êtres métalliques qui ont bâti des villes entières à leur convenue (telle Los Angeles, avec son délirant système de voies-express qui supprime le piéton), car ils s'étaient imposés à leurs créateurs comme une nécessité vitale, commandant par leur rythme mécanique la vie des hommes qui croyaient les conduire.

Pour emprunter encore un exemple significatif, le même phénomène de détérioration s'est emparé des logements urbains, à un tel point que partout la ville proprement dite devient pratiquement invivable, du fait de la spéculation immobilière, de la pollution et de l'insécurité. On assiste, alors, à ce phénomène ironique, mais symbolique : la ville - création par excellence de la civilisation industrielle - est désertée par les couches aisées et moyennes de la population et abandonnée aux déshérités. Les minorités ethniques s'entassent alors dans leurs ghettos, dans des vieux bâtiments loués à des propriétaires ou corporations invisibles, dont le seul but est d'en extraire un profit maximum, ce qui est contradictoire avec tout effort de restauration

ou de renouvellement des logements. Ceux qui résistent à l'exode vers les faubourgs où il y a encore un peu d'air et plus de sécurité (car les "pauvres" sont loin) s'enferment dans leurs appartements, avec des gardes armés à la porte et hésitent à sortir après le coucher du soleil. Pour ceux qui ont choisi les faubourgs, la contrepartie est le long voyage vers son travail quotidien, avec le taux d'énergie dépensé dans les embouteillages ou dans les transports publics surpeuplés. On pourrait continuer à énumérer des exemples d'aspects de la vie quotidienne ou d'institutions sociales qui semblent, tout d'un coup, déréglées. Ainsi, à l'école, l'usage généralisé de la drogue n'est combattu, dans la plupart des cas, que par l'appel pur et simple à la répression policière, ce qui ne fait qu'aggraver le cercle vicieux de la violence et la délinquance. Le même processus de vieillissement, pour citer un dernier exemple, frappe le réseau hospitalier qui se voit débordé par la demande croissante d'une population qui se pose la question de savoir, lorsqu'elle mange, combien de substances chimiques elle avale secrètement avec la salade...



2.2 effondrement des valeurs

A cette détérioration concrète, immédiatement perceptible de l'environnement et de la qualité de la vie, s'ajoute une crise à un niveau plus difficile à saisir empiriquement, mais non moins importante : l'effondrement des valeurs de base de la civilisation américaine. Que ce soit en fonction d'évènements politiques tels la discrimination raciale, la guerre du Vietnam ou le scandale de Watergate; que ce soit en fonction d'un ensemble de facteurs qui va de la contestation radicale des jeunes, des minorités raciales et des femmes à l'ouvrier ou le professionnel libéral qui ne se reconnaissent plus dans le travail aliénant et monotone qu'ils réalisent, le fait est que les valeurs essentielles de l'"American Way of Life", qui ont toujours assuré la cohésion de la nation américaine et donné une identité et une raison d'être à une population disparate, sont en train d'être remis en question.

Au début des années soixante, les grandes manifestations contre la discrimination raciale et pour les droits civiques des Noirs montraient déjà que l'égalité de tous, inscrite dans la Constitution, cachait une réalité plus amère. Toutefois, à ce moment-là, les jeunes qui généreusement affrontaient la répression pour appuyer les revendications des droits égaux réclamée par Martin Luther King,

voyaient le racisme comme une exception à la règle, circonscrite au Sud arriéré. Les émeutes raciales qui vont éclater au coeur même des principales villes américaines vont vite dissiper cette illusion et poser des interrogations douloureuses sur la vraie nature du système américain. Mais c'est probablement le spectacle, télévisé, en couleurs et en direct, de la longue et sale guerre du Vietnam, où toute la puissance de la nation technologiquement la plus avancée ne réussit pas à venir à bout de la résistance d'un peuple de paysans, qui contribue à déchirer les mythes qui voilaient les aspects répressifs et destructeurs de la société américaine. Le racisme interne et la guerre externe brisent, finalement, le consensus social, poussant d'abord les jeunes, les intellectuels et les Noirs, ensuite de larges fractions de l'"opinion publique" à se rendre compte que les principes d'égalité et de démocratie cachaient une réalité d'exploitation et d'oppression. De plus, la prise d'assaut des Universités par les étudiants contestataires révèle que, derrière le voile de la neutralité de la science et de l'impartialité du chercheur, se cachait la complicité avec la machine de guerre et les intérêts économiques. D'autre part, la résistance à la guerre remettait

en question les notions traditionnelles de "patrie" et d' "honneur". Les mensonges des gouvernants (symbolisés dans l'affaire des Papiers du Pentagone et dans le scandale de Watergate), l'assassinat des Kennedy et de King, aussi bien que l'échec des campagnes présidentielles de McCarthy en 1968 et de McGovern en 1972 démontrent que la politique n'est pas l'exercice d'un pouvoir souverain par le peuple, mais plutôt un jeu de cartes truquées, où la corruption et la violence vont de pair. Racisme, violence et oppression... La prise de conscience par une minorité de la population de ces aspects les plus frappants du système américain n'a fait, toutefois, qu'ouvrir la voie à une

mise en question de l'ensemble de valeurs sur lesquelles s'appuyait cette société répressive. Ainsi, des notions essentielles à l'"American Way of Life" telles que le respect sacré de la famille, la valorisation du travail comme seul moyen de réussite sociale et, "last but not Least", l'identification du bonheur avec la consommation d'un maximum de biens matériels, ont été aussi remis en question par les Noirs, les étudiants ou les femmes. Plus grave encore, cet effondrement généralisé des valeurs a affecté toutes les couches de la population américaine, même si chaque groupe social l'a ressenti et a réagi d'une façon spécifique, comme on verra plus loin.

Mécontentement latent et généralisé, sentiment d'impuissance et de perplexité, dégradation des conditions matérielles de vie et effondrement des valeurs - voilà des manifestations évidentes de la crise américaine. Toutefois, constater l'existence de ces phénomènes nouveaux ne nous permet pas encore de dépasser un premier stade d'analyse, plutôt descriptif. Si notre but est, non seulement celui d'identifier les manifestations extérieures de la crise, mais vise surtout à interpréter et évaluer la portée de ce qui se passe aux Etats-Unis, il nous faut aller plus loin.

1. les Etats-Unis en tant que société répressive globale

Si nous définissons comme répressif un système social qui se maintient et se développe sur la base de l'exploitation et de l'oppression, il ne serait pas difficile d'y classer les Etats-Unis. D'une part, les Etats-Unis entretiennent des rapports évidents de domination-politique, économique et militaire - avec toute une série de pays qui lui sont dépendants, notamment en Amérique latine et en Asie du Sud-Est. D'autre part, à l'intérieur même de ses frontières, la société américaine s'appuie sur tout un réseau de rapports d'exploitation sur la base de différences de classe, de race, de sexe et même d'âge. Le racisme des Blancs contre les Noirs et les autres minorités ethniques, la domination sexiste des femmes par les hommes et l'exploitation économique qui crée des enclaves de pauvreté au coeur même de la richesse, ne sont que quelques exemples de la face interne d'un même système qui, à l'extérieur, pille les ressources du Tiers Monde et impose par la violence son emprise sur des peuples entiers.

Toutefois, l'existence de l'exploitation et de l'oppression ne sont pas, évidemment, spécifiques aux Etats-Unis et ne suffisent pas à caractériser une société répressive globale. La différence entre une société répressive "tradition-

nelle" et une société répressive "globale" consiste dans la façon par laquelle l'exploitation et l'oppression sont imposées par le système et ressenties ou perçues par les victimes. Ainsi, dans une société répressive "traditionnelle", des situations d'exploitation se perpétuent, soit en fonction d'une pénurie ou de privations matérielles qui forcent, par exemple, les couches pauvres de la population à accepter n'importe quelles conditions de travail pour survivre matériellement, soit en fonction de l'usage pur et simple de la violence pour réprimer toute protestation. Dans un cas comme dans l'autre, d'ailleurs, l'opprimé se plie parce qu'il est soumis à une contrainte, mais ne s'identifie pas à ce système qu'il peut, au moins potentiellement, reconnaître comme oppresseur. Cette non-identification de l'opprimé avec le système qui l'opprime et son insatisfaction avec ses conditions objectives d'existence impliquent l'existence d'espaces libres - soit au niveau de la vie quotidienne, soit au niveau de la conscience de l'individu - qui lui permettent de développer une vision critique qui peut aboutir à des actions de lutte pour le dépassement de ce système. Si l'on regarde, par exemple, des pays où le capitalisme est encore

relativement peu "développé", on voit que, souvent, l'homme y est intégré à la production en tant qu'ouvrier, forcé de vendre sa force de travail pendant un certain nombre d'heures de la journée.

Mais, une fois de retour à la maison, il rentre, pour ainsi dire, dans sa vie privée, qui reste toujours un petit espace libre où l'on garde les caractéristiques souvent pré-capitalistes du noyau familial et des rapports interpersonnels. La coupure entre le monde du travail abrutissant et oppressif et la vie privée contribue à renforcer sa perception du travail comme une servitude et une contrainte. Il peut en parler avec ses camarades et, tous ensemble, ils peuvent prendre conscience de leur situation commune d'exploités (c'est-à-dire, prendre une distance par rapport à leur condition objective et à leur vie quotidienne qui deviennent objet de réflexion) et, à partir de là, se révolter contre cet état de choses, ressenti comme injuste et oppressif. Face à cette révolte, la seule arme qui reste à un système répressif est l'appel à la violence policière et à la contrainte physique.

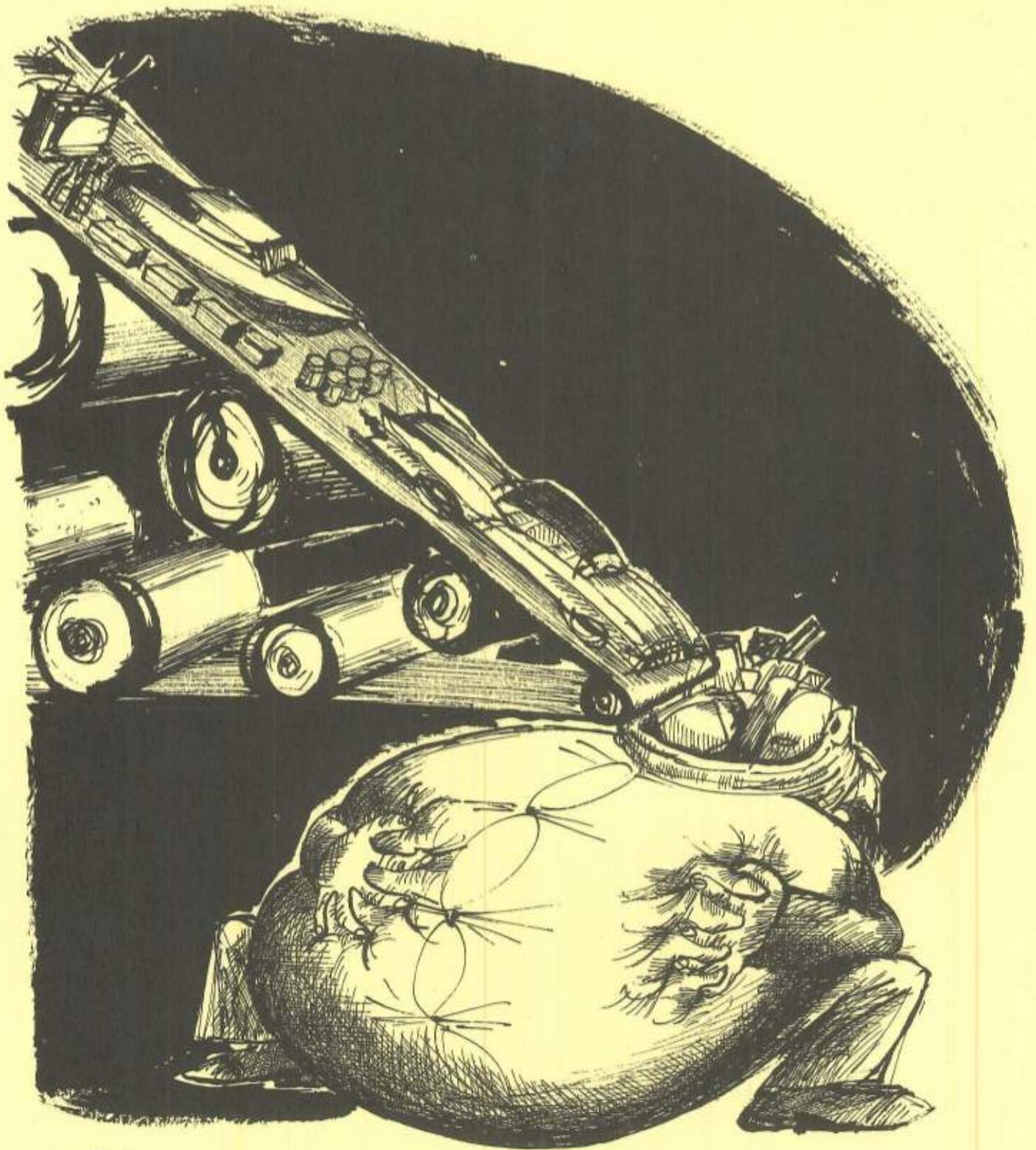
Une société répressive globale, en revanche, de par sa nature même, est rarement poussée à faire appel à la force brute. La domestication des opprimés sur la base des privations matérielles ou de la contrainte physique cède la place à la recherche d'un consensus, par lequel chaque groupe social est amené à accepter de bon gré le système établi comme le meilleur des mondes possible. La soumission par la violence est remplacée par une identification et une adhésion

"volontaire" de l'individu. Pour aboutir à ce consensus social sans faille, il faut, en effet, que chacun intériorise les valeurs et la vision du monde - en un mot l'idéologie - distillées par le système. (1)

Avant d'examiner les mécanismes sociaux de sa diffusion et les conséquences de son intériorisation, voyons d'abord en quoi consiste cette idéologie à travers laquelle la société répressive globale affirme son emprise.

Si l'on pense à l'image que les Etats-Unis ont toujours projetée dans le reste du monde, on retrouve tout d'abord l'idée du progrès. Le pays le plus développé de l'Occident, voire du monde entier, a été toujours admiré non seulement par sa position à la pointe de la recherche technologique, mais aussi par sa capacité de créer une société juste, où la richesse était distribuée à de larges couches de la population. L' "American Way of Life" était l'image même d'un pays où chacun était riche et où tous pouvaient bénéficier de cet extraordinaire progrès technique.

Les Américains eux-mêmes s'identifiaient profondément à cette image extérieure, d'où la fierté et la sécurité avec laquelle ils se définissaient comme le peuple le plus puissant et le plus heureux de la planète. Le bonheur associé à la richesse est ainsi l'expression la plus claire d'une valeur de base selon laquelle le sens de la vie se confond avec avoir.



W. H. H. /

Auparavant, quand le système capitaliste américain se trouvait encore à l'étape de l'accumulation, il s'appuyait sur toute une éthique axée sur les valeurs de la production, qui prônait même l'ascétisme comme une condition nécessaire de l'épargne. Aujourd'hui, il prône, au contraire, l'opulence et la satisfaction effrénée de besoins réels ou fictifs. L'ancienne éthique capitaliste voyait l'enrichissement comme le couronnement du travail et comme la preuve de la grâce divine. Aujourd'hui, l'éthique de la consommation commande à l'homme de s'enrichir pour consommer, et de consommer pour s'enrichir.

Le "self-made man" qui, par son travail et sa persistance, monte dans l'échelle sociale et peut tout se permettre, devient le véritable héros américain; l'avenir ou l'année prochaine se confondent avec le nouveau modèle d'un produit; le travail est valorisé en tant que source d'argent et moyen d'ascension sociale; l'argent est la source du bonheur et le paradis est perçu comme l'accumulation interminable de biens matériels.

De plus, lorsqu'elle identifie le bonheur avec l'avoir - cet avoir étant toujours possible dans une société d'abondance - l'idéologie américaine affirme implicitement la fin de toutes les idéologies et la négation de toute transcendance ou changement qualitatif. Les pensées révolutionnaires ont toujours été empreintes d'un rêve utopique, de l'espérance d'un avenir où les hommes seront meilleurs et plus heureux que ce qu'ils sont

aujourd'hui. Aussi bien dans la perspective humaniste de la révolution bourgeoise du XVIIIème siècle que dans la perspective marxiste de la révolution prolétarienne, de même que dans les utopies religieuses ou millénaristes, on retrouve toujours la notion d'une destination de l'homme à se perfectionner, à se développer de plus en plus jusqu'au plein épanouissement de ses potentialités. C'est précisément cette conception de l'homme en tant qu'être en construction ou en devenir, et le contraste entre ce qu'il est aujourd'hui et ce qu'il est destiné à être, qui ont constitué le ferment de tout projet révolutionnaire. Dans ces différents projets utopiques, l'homme a, au moins potentiellement, un avenir qui sera qualitativement meilleur que le présent et ce que nous vivons aujourd'hui n'est, peut-être, qu'une pré-histoire de l'humanité.

L'idéologie américaine se place à l'extrême opposé de ce rêve révolutionnaire, car elle se définit, au moins implicitement, comme l'utopie déjà réalisée dans un système social et politique qui incarne déjà toutes les promesses du progrès. En effet, tout porte à croire que rien n'arrêtera cette accumulation quantitative de nouveaux biens matériels et d'innovations techniques, qui rendront la vie toujours plus facile et agréable. La notion de changement qualitatif devient, ainsi, entièrement dépourvue de sens. De même que la société, l'homme sera pour toujours ce qu'il est déjà, car la

nature humaine se réduit à ce désir d'un confort et d'un bien-être toujours plus grands, qu'une technologie de pointe et un système social harmonieux seront de plus en plus capables de satisfaire.

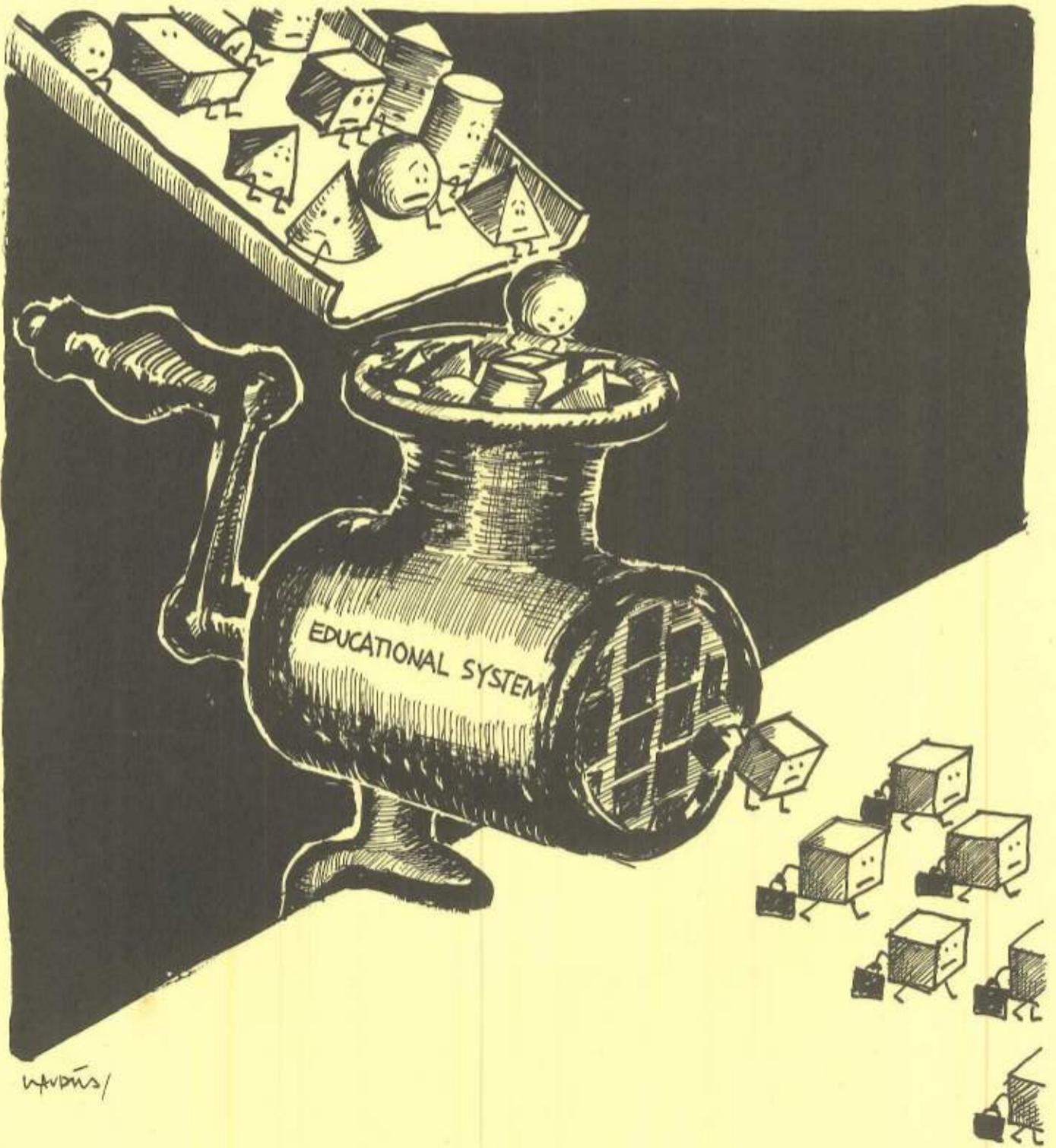
Mais l'idéologie américaine va encore plus loin : son modèle de civilisation urbaine-industrielle est présenté non seulement comme l'utopie déjà réalisée, mais aussi comme le seul modèle de développement possible pour tous les peuples de la planète. La croissance industrielle à l'américaine, de même que l' "American Way of Life", sont exportés en tant que modèles uniques à être suivis par les pays du Tiers Monde, soucieux de sortir de la "barbarie" de leur mode de vie pré-capitaliste pour venir participer au grand festin consommateur.

Si le sens de la vie se confond avec l'avoir et l'essence de l'homme se réduit à sa seule fonction de producteur et de consommateur de biens matériels, alors, le progrès industriel et technique devient synonyme du perfectionnement de la vie. Il est évident que le fonctionnement d'une telle société ne doit plus poser des problèmes d'ordre politique ou des options qui impliquent des jugements de valeur. Il n'y a que des problèmes de gestion ou de simple administration de choses qu'on délègue à des spécialistes compétents - les technocrates.

L'idéologie technocratique se fonde sur la mythologie de la science comme valeur suprême, sur l'idéal de l'accumulation écono-

mique et de l'accumulation de connaissances exactes, et sur la notion que le progrès matériel continu et le progrès scientifique continu constituent les clés de voûte du bonheur individuel. Dans la société répressive globale, c'est la technocratie qui s'approprie le monopole de la raison - c'est-à-dire, c'est elle qui définit l'horizon de visibilité, ce qui peut être vu et ce qui ne le peut pas et, en même temps, ce qui peut ou non être connu. Pour ainsi dire, la rationalité technocratique fait le partage entre le réel et l'irréel : est réel ce qui peut être mesuré, quantifié, classé ou manipulé par une raison instrumentale, c'est-à-dire, une raison qui sert à organiser des variables et à les intégrer dans des schémas visant à fournir des outils au service de la domination de l'homme et de la nature. Est irréel, en revanche, tout ce qui ne peut pas être travaillé par les ordinateurs, réduit à des tabulations ou observé par un microcosme électronique. Seul le savoir technocratique est valable, toute autre forme de connaissance étant reléguée à l'irrationnel ou au pré-scientifique. (2)

Dans ce meilleur des mondes, il n'y a, par définition, ni conflit, ni tension. La rationalité technocratique veille à ce que tout marche bien et que tous se sentent heureux dans un univers harmonieux. Pour atteindre ce stade de perfection, toutefois, il est nécessaire de planifier et de contrôler non seulement le processus productif, mais aussi



W. V. DAVIS

et surtout les aspirations, les désirs et les valeurs des individus. Pour que la machine continue à tourner, il ne suffit pas que chacun s'identifie à son travail, mais il faut aussi que les besoins soient également domestiqués et programmés. Cela implique précisément la mise au point de toute une série de mécanismes de contrôle social qui agissent à trois niveaux principaux : les institutions sociales et politiques, les dimensions de la vie quotidienne et la réalité intime de chaque individu.

Tout d'abord, il est essentiel que la technocratie contrôle étroitement les institutions qui diffusent les valeurs et l'idéologie du système, notamment l'école et les moyens de communication. Ces institutions que, ironiquement, on appelle des "services publics", deviennent les instruments privilégiés à travers lesquels est façonnée la conscience et la vision du monde des individus. Quant aux institutions politiques, elles ne servent qu'à permettre un simulacre de participation populaire aux décisions, car les différents partis et hommes politiques ne représentent que des nuances secondaires, des points de vue de position à l'intérieur d'un même cadre de base marqué par l'adhésion au système établi. (3)

La première conséquence de cette mise en place de toute une série d'institutions de contrôle social est d'abolir, au niveau de la vie quotidienne, l'ancienne frontière entre temps de travail et temps libre, entre monde de la production et vie privée.

La rationalité technocratique envahit toutes les dimensions et tous les moments de la vie quotidienne. La télévision, par exemple, installée dans chaque maison comme un nouveau membre de la famille (le même conseiller dans toutes les familles) se charge de dicter les besoins de l'homme américain et de façonner sa vision du monde et de soi-même. La notion même de temps libre disparaît, car souvent le repos ne sert qu'à recharger les batteries, pour qu'on puisse mieux reprendre le travail. Finalement, le loisir devient objet d'une planification minutieuse, car il est, lui aussi, source de profit pour les "industries de vacances" et autres. Même en se "reposant", on consomme, ce qui aide à faire tourner le système.

En plus de domestiquer toutes les dimensions de la vie quotidienne, ce conditionnement par les institutions de contrôle social réussit à s'infiltrer dans la réalité intime de l'individu, en appauvrissant même ces facultés psychiques. Dans un monde où bonheur signifie "avoir" et plaisir signifie "posséder" ou "consommer", les dimensions de l'inconscient, l'imagination, la créativité, les rêves et tout ce qui a trait à la perception sensorielle deviennent des manifestations irrationnelles et dangereuses, car elles risquent d'ouvrir la porte à des formes de perception ou d'expression incompatibles avec les principes de productivité et de rentabilité. Les relations interpersonnelles

tendent aussi à se dégrader. L'amour et l'affection sont remplacés par la compétitivité, l'agressivité et la possessivité. Il en va de même pour les rapports de l'homme avec la nature. Dans cet environnement urbain-industriel, la nature n'est perçue qu'en tant qu'objet de pillage, qui peut être librement saccagé selon les impératifs de la croissance industrielle.

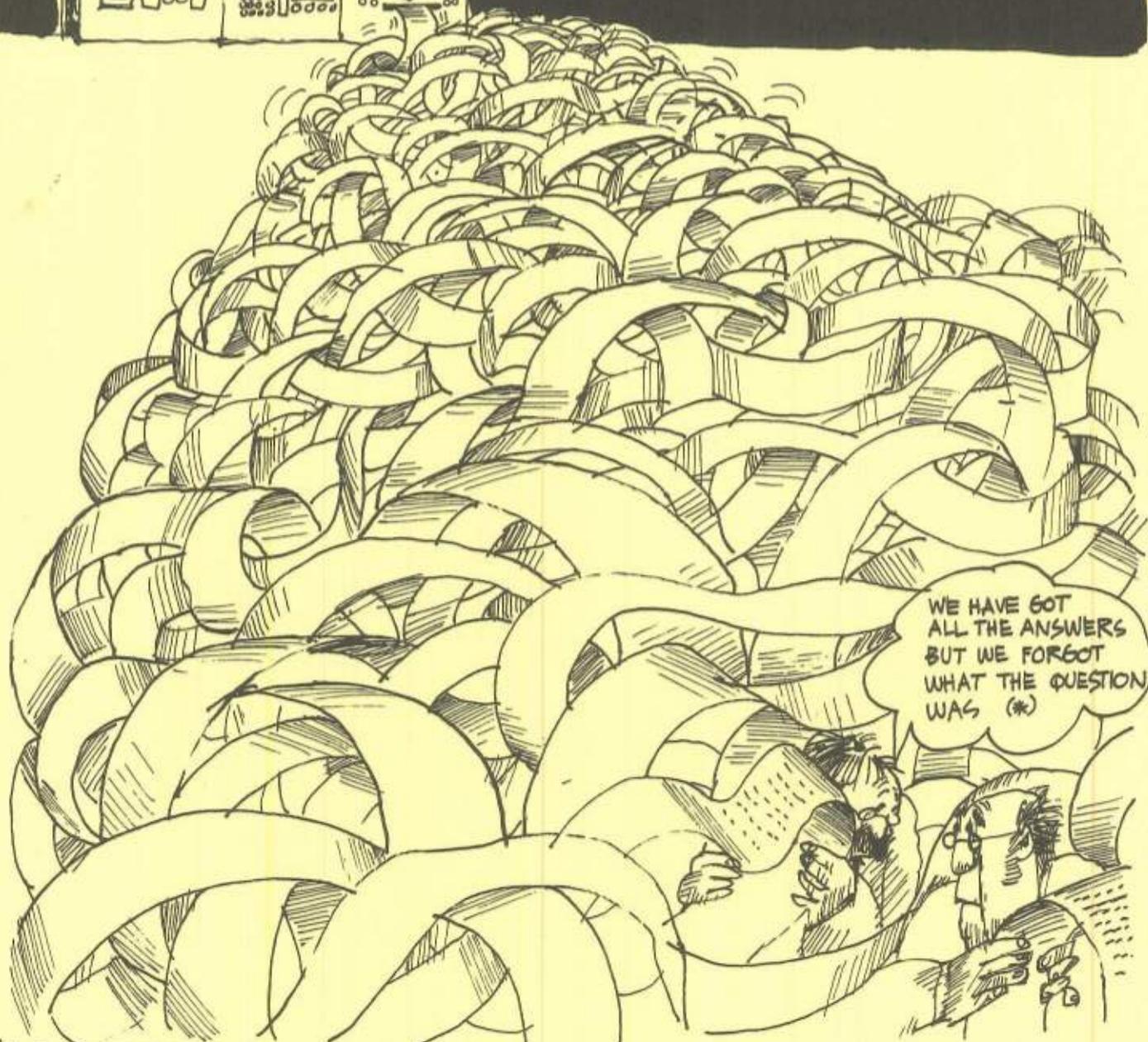
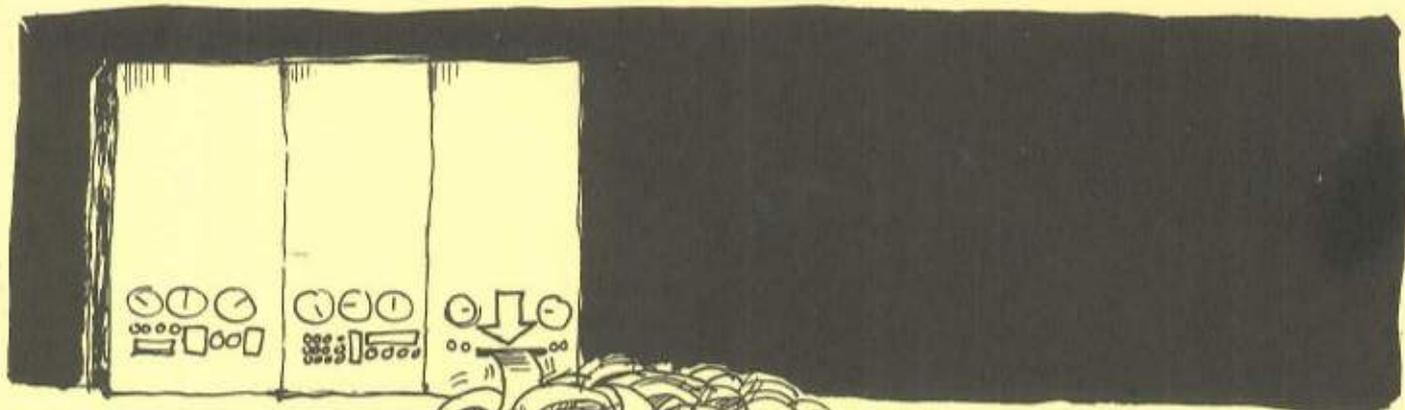
L'adhésion aux valeurs de la société répressive globale se fait ainsi au prix de l'appauvrissement, la manipulation et le conditionnement de l'individu. Les institutions deviennent des moyens de contrôle social. Toutes les dimensions de la vie quotidienne sont envahies par un même discours qui mutile la conscience et la sensibilité. Chacun est enfermé, alors, dans un cercle vicieux : la rationalité technocratique crée artificiellement le besoin, chez l'individu, de consommer un produit souvent inutile; on travaille pour le produire et pour avoir l'argent nécessaire pour l'acheter; toutefois, quand on y parvient, il est déjà trop tard, car le bonheur dépend déjà de quelque chose d'autre : une troisième voiture ou un logement entièrement climatisé...; et ainsi, on passe sa vie dans une course frénétique à la recherche d'un bonheur et d'une satisfaction qui se situent à la ligne d'horizon et s'éloignent au fur et à mesure qu'on s'en rapproche.

Soumise à l'idéologie technocratique, la société américaine au début des années soixante était, ainsi, un monde clos, apparemment

sans failles ou points faibles. Et voilà que, tout d'un coup, on remet en question "cet ensemble de machines (humaine, politique, économique, militaire et éducative) qui transformait l'individu tout entier (corps et esprit) dans un instrument utilisé pour produire et reproduire non seulement les biens matériels, mais aussi les valeurs et idéologies du système". (4)

Le consensus social se défait, la mystification idéologique qui assurait la coexistence d'intérêts contradictoires est dévoilée, les institutions de contrôle social sont dénoncées et retournées contre le système qu'elles étaient censées servir, le mécontentement et l'oppression longtemps refoulés explosent, révélant toutes les contradictions cachées du système et faisant voler en éclats les mythes de l'"American Way of Life" et du paradis américain.

Comment une telle chose a-t-elle pu se produire ? Comment une machine si bien huilée a-t-elle pu se dérégler ? Quels ont été les grains de sable qui ont arrêté le mécanisme de manipulation et de persuasion idéologiques, rendant nécessaire l'utilisation de la violence pour mater la révolte ? Quels contenus et quelles formes a-t-elle revêtus, cette révolte, pour que le système se sente directement menacé ? Qu'est-ce qui a fait bouger des groupes sociaux après des décennies de docilité et de passivité ?



(*) NOUS AVONS TOUTES LES REPONSES, MAIS NOUS AVONS OUBLIE QUELLE ETAIT LA QUESTION

Pour répondre à ces questions il nous faut examiner la dynamique de la contestation aux Etats-Unis au long des années soixante. Il faudra identifier les acteurs

nouveaux dont la prise de conscience a brisé le consensus social et les formes et contenus radicalement nouveaux qui ont été affirmés par leur révolte.



2. la contestation radicale des années soixante

Il semble indéniable que le grand mouvement de contestation de la société américaine a été déclenché par la prise de conscience du problème racial. Les Noirs ont été la variable imprévisible qui a échappé au contrôle et a amorcé le processus de désagrégation du consensus social. En effet, soumis à une exploitation directe dans les régions arriérées du Sud ou relégués à vivre dans des ghettos infectes au coeur des grandes villes, ces sous-citoyens de l'Amérique ont été les grands oubliés de la société de l'abondance. C'est la révolte noire qui a dévoilé l'existence de la pauvreté au sein même de la prospérité et qui a mis en évidence le scandale du racisme en tant que négation flagrante du principe d'égalité entre toutes les couches de la population. Très rapidement, confrontée à la réaction du système, la révolte noire a dépassé les limites de la simple dénonciation du racisme et de la revendication d'intégration raciale et des droits civiques égaux pour s'attaquer aux structures d'exploitation et de violence existantes aux Etats-Unis.

Ainsi, tandis que les politiciens et les planificateurs de la technocratie se mobilisaient pour étudier et trouver des solutions efficaces aux problèmes matériels

des Noirs, une crise plus profonde était déjà en gestation. Pour les jeunes de la classe moyenne blanche, la prise de conscience face au racisme avait semé un premier doute sur la perfection du système américain. Cette première brèche s'est élargie brusquement avec l'escalade de la guerre au Vietnam, vers la moitié de la décennie. La guerre, non seulement confirmait les soupçons de la jeunesse qui avait vu des chiens policiers s'attaquer à des manifestants pacifiques, mais la confrontait très concrètement avec le risque de périr à vingt ans dans une guerre sale et absurde. Les jeunes qui s'étaient mobilisés par solidarité contre le racisme dont étaient victimes les Noirs, avaient maintenant des raisons propres pour se battre et ressentait, pour la première fois en eux-mêmes, la nature oppressive du système. La résistance à la guerre externe, s'ajoutant à la prise de conscience du racisme et de l'exploitation internes, a déclenché un processus de politisation radicale de la jeunesse américaine. Confrontés à la menace d'une mort inutile dans une guerre injuste, les jeunes ont redécouvert la vie. Le terrain immédiat de lutte a été les Universités. Ces citadelles de la science neutre,

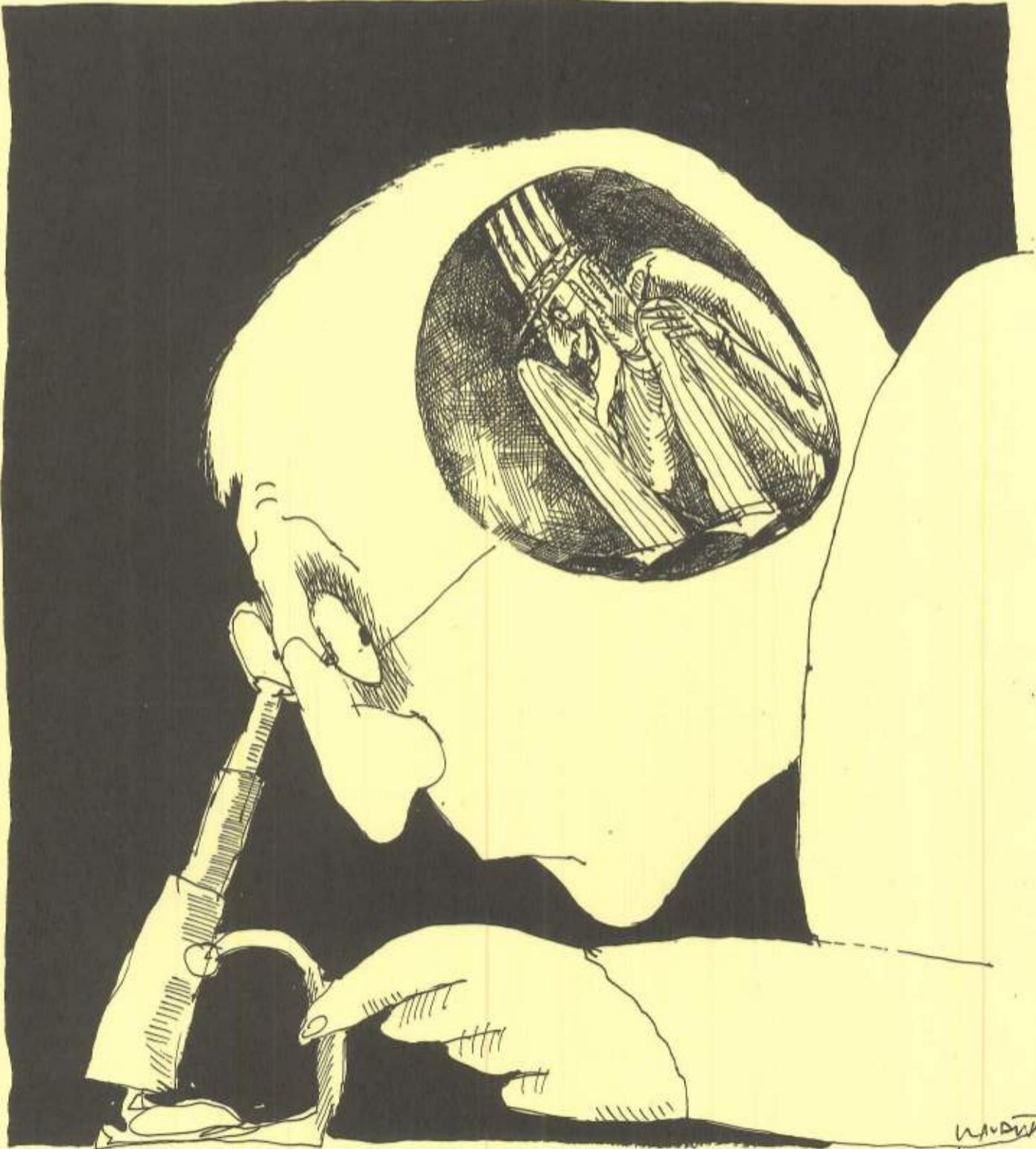
ces usines de production de l'idéologie et des cadres nécessaires à gérer la société furent prises d'assaut et ont vu leurs secrets dévoilés. On a constaté que la prétendue neutralité de la science ne cachait que la complicité avec le complexe industriel-militaire et avec l'effort de guerre. Cette prise de conscience sur le véritable rôle des Universités n'a fait que renforcer la désaffection vis-à-vis de tout un système dont les mythes s'effondraient. L'ensemble de valeurs qui avait assuré la cohésion sociale de la nation américaine apparaissait aux jeunes en révolte, tout d'un coup, comme un grand mensonge.

Au mouvement de contestation des Noirs, suivi par celui des autres minorités ethniques, et des jeunes étudiants, est encore venue s'ajouter la rébellion des femmes, qui a apporté un ferment nouveau et radical à la critique de la société répressive globale. L'opposition féminine dévoilait encore une autre forme de sous-citoyenneté (le statut inférieur des femmes), mais allait beaucoup plus loin qu'une simple demande d'égalité avec l'homme, pour s'attaquer aux secrets les mieux cachés de la vie des gens, aux frustrations et soumissions dans les rapports d'amour. En s'attaquant aux tabous sexuels au sein du couple et, par ce biais-là, en mettant en question les structures traditionnelles de la famille, la rébellion des femmes a introduit dans la critique radicale de la société toute la thématique nouvelle liée à la mise en question des rapports inter-personnels au sein d'une société répressive.

Des Noirs... des jeunes étudiants... des femmes... Y a-t-il des points de contact dans les revendications avancées par des groupes sociaux apparemment si différents ? Peut-on parler d'un véritable mouvement de contestation s'appuyant sur une plateforme commune ou s'agit-il simplement d'actions séparées, menées par des couches sociales différemment insérées à l'intérieur d'un même ensemble répressif ?

A notre avis, en dépit de la compartimentalité indéniable de chaque mouvement particulier, le point de départ commun qui les relie consiste dans le fait que les Noirs, les jeunes étudiants et les femmes ont été les premiers à ressentir et à exprimer cette profonde crise d'identité de l'homme et de la femme américains. Toutefois, le processus de dépassement de la crise d'identité dans chaque groupe social s'est développé d'une manière particulière selon leur insertion dans la société et le projet alternatif que chacun a pu formuler. Comprendre ce processus signifie, précisément, saisir la diversité entre les divers courants qui animent la contestation américaine et, à partir de là, son originalité et aussi ses faiblesses.

En effet, les minorités ethniques (d'abord et surtout les Noirs, mais ensuite aussi les Porto-Ricains, les Chicanos et les Indiens) ont été les premiers à perdre la foi dans les vertus du système américain, du moment où leurs revendica-



tions de droits civiques et d'intégration raciale ont été bloquées et réprimées. Leur crise d'identité, c'est-à-dire leur désaffection vis-à-vis des valeurs qui sous-tendent une société qu'ils découvriraient raciste, inégale et oppressive, va vite être dépassée, pour donner lieu à la naissance d'une identité nouvelle fondée sur la spécificité de leur héritage ethnique et culturel commun. La construction de cette nouvelle identité se nourrit ainsi de deux éléments : l'existence d'une communauté d'intérêts assez concrète, dont le ghetto était souvent la base physique, et l'appel à une tradition culturelle qui n'a rien à voir avec l'"American Way of Life". Cette nouvelle identité s'opposera aux valeurs du système, non seulement en termes de refus, mais aussi en tant que défi. Elle deviendra un instrument politique, renforçant le sentiment de solidarité et de cohésion à l'intérieur du groupe opprimé, qui lutte contre l'emprise idéologique et l'exploitation matérielle que la majorité blanche impose aux minorités.

Pour les contestataires blancs, en revanche, la crise d'identité qui intervient après le refus de l'image traditionnelle de l'homme (et de la femme) américain est beaucoup plus difficile à surmonter. L'identité nouvelle reste à inventer, car elle n'a pas d'ancêtres ou de racine où aller puiser son nouveau visage. En plus de cette absence d'une référence ou d'un passé historique communs, il manquait aux jeunes blancs l'autre puissant facteur d'unification qui caractérisait la situation des

Noirs : le fait de partager une oppression matérielle commune. Cette diversité dans les formes d'expression entre la révolte noire et la révolte des jeunes blancs a été très bien saisie par le dirigeant des Panthères Noires, Huey Newton :

"La communauté noire, du fait qu'elle a une expérience vivante d'oppression collective et qu'elle ressent des besoins matériels communs, peut saisir l'idée d'organisation et de discipline beaucoup plus vite que les jeunes blancs qui, en se sentant aliénés, expriment un besoin immédiat d'expression personnelle. La rupture de l'esclavage impose aux Noirs un changement personnel qui est bien différent du nouveau style de vie et du nouveau mode de comportement des jeunes Blancs. Les Noirs sont en train de passer d'une situation de dépendance et d'impuissance à un sentiment de fierté agressive dans leur pouvoir en tant que communauté. Les jeunes Blancs sont en train de déchirer le carcan du conformisme pour se lancer dans l'expérimentation et la découverte personnelles. Le jeune Blanc verra l'organisation et la discipline comme une limitation qu'on impose à une conscience libérée. Dans ces conditions, même si les Blancs ressentent une oppression commune, leurs besoins continueront à les pousser à mettre l'accent sur la trans-

formation personnelle". (5)

Ce texte analyse assez bien la diversité fondamentale entre le type de revendication et les formes de lutte prônées par les Noirs vis-à-vis de celles qui animent les jeunes Blancs et les femmes, d'où l'énorme difficulté d'intégrer ces différents courants au sein d'une seule organisation ou même d'une coalition poursuivant une stratégie d'action commune.

La révolte noire exprime un mécontentement à la base d'une société inégale et oppressive. C'est le cri de protestation d'un groupe social qui subit une exploitation matérielle directe. La révolte des jeunes Blancs, en revanche, s'insère à un tout autre niveau, car les contestataires sont des privilégiés du point de vue des biens matériels et de l'origine sociale. Leur refus et leurs revendications sont, à la fois, plus diffuses et plus radicales. Plus diffuses, car souvent les demandes se limitent à l'expression d'un besoin impératif de redéfinir de nouveaux modes de comportement, de changer la qualité de la vie et de retrouver de nouvelles valeurs qui donnent un sens à l'existence. Plus radicales car, au moins potentiellement, ces revendications mettent directement en question l'ensemble des valeurs qui assure la cohésion sociale répressive globale. (6)

Malgré toute la violence avec laquelle elle s'exprime et l'action de masse qu'elle est capable de déclencher, la révolte

noire - même dans ses mots d'ordre les plus radicaux, comme la demande d'auto-détermination (c'est-à-dire, de contrôle politique, économique et culturel) pour les communautés noires perçues comme des colonies exploitées à l'intérieur de la métropole américaine - ne semble pas en mesure de présenter un projet alternatif à la société répressive globale. Enfermées dans leurs ghettos, les minorités ethniques livrent une sorte de combat d'auto-défense, mais ne peuvent pas frapper les institutions et structures de base du système répressif. Il devient alors possible pour celui-ci, soit d'essayer de canaliser et de coopter la révolte en satisfaisant certaines demandes quantitatives, soit de faire appel aux instruments traditionnels de violence policière pour garder la situation sous un contrôle relatif (ainsi les principaux dirigeants du parti des Panthères Noires avaient été, à la fin de la décennie soixante, presque systématiquement réduits au silence, soit par l'emprisonnement, soit par la liquidation physique).

Par contre, les demandes des jeunes Blancs, même si elles s'expriment d'une manière beaucoup plus chaotique et fragmentaire, sont potentiellement plus radicales. Tout d'abord, le fait que leur désaffection ne peut pas se réduire à une liste de revendications précises, rend déjà plus difficile, aussi bien la cooptation par le système que son écrasement par la répression.



W. A. B. /

Plus grave encore, la contestation de la jeunesse et des femmes s'attaque de front au pilier central sur lequel s'appuie, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, la société répressive globale : le contrôle idéologique à travers lequel la technocratie réussit à dissoudre les conflits et à imposer un consensus à tous les groupes sociaux.

Remise en question des institutions de contrôle social, réappropriation de la vie, affirmation d'un nouveau mode de comportement correspondant à de nouvelles valeurs - voilà des propositions que la société répressive globale ne peut pas tolérer, mais qu'elle ne sait plus comment réprimer. Leur simple formulation, d'ailleurs, implique déjà le dépassement de l'horizon des valeurs technocratiques, la dénonciation de ses mystifications et la recherche d'une alternative radicale, endossée au départ seulement par une petite minorité, mais que rien n'empêche de séduire et contaminer des couches sociales de plus en plus larges.

En effet, à partir de la mise en question de l'école et de l'université en tant que moyens de production et de transmission des valeurs et de la vision du monde du système, la nouvelle contestation s'est attaquée à toute une série d'autres institutions dont le rôle en tant qu'instruments de contrôle social fut également dévoilé. Non seulement la police et l'armée, mais aussi les mass media, la médecine et la psychiatrie, la science et la technologie, l'architecture et l'urbanisme,

la sociologie et la psychologie furent, tout d'un coup, soumises à une mise en question profonde. A quoi et à qui effectivement servaient tous ces "services publics" ou ces "sciences" prétendument neutres ? Qui les contrôlait et quel était leur rôle dans ce processus de conditionnement de chaque dimension de la vie sociale et de chaque dimension de l'individu en créant le faux besoin de consommer interminablement, cette multitude de produits souvent inutiles ou superflus ?

On est allé encore plus loin, en dépassant le niveau d'une prise de conscience critique, pour mettre en pratique des alternatives concrètes. A chacune de ces institutions, dont le caractère indispensable et l'efficacité étaient des vérités acquises, on a opposé des contre-institutions ("free schools", "free clinics", "free press") ou des formes d'organisation sociale alternative ("communes" d'habitation, "collectifs" de travail ou coopératives alimentaires). Tout un réseau parallèle fut ainsi mis en place, permettant la libération de l'emprise matérielle et idéologique du système et l'expérimentation pratique des formes de vie et de travail alternatifs. (7)

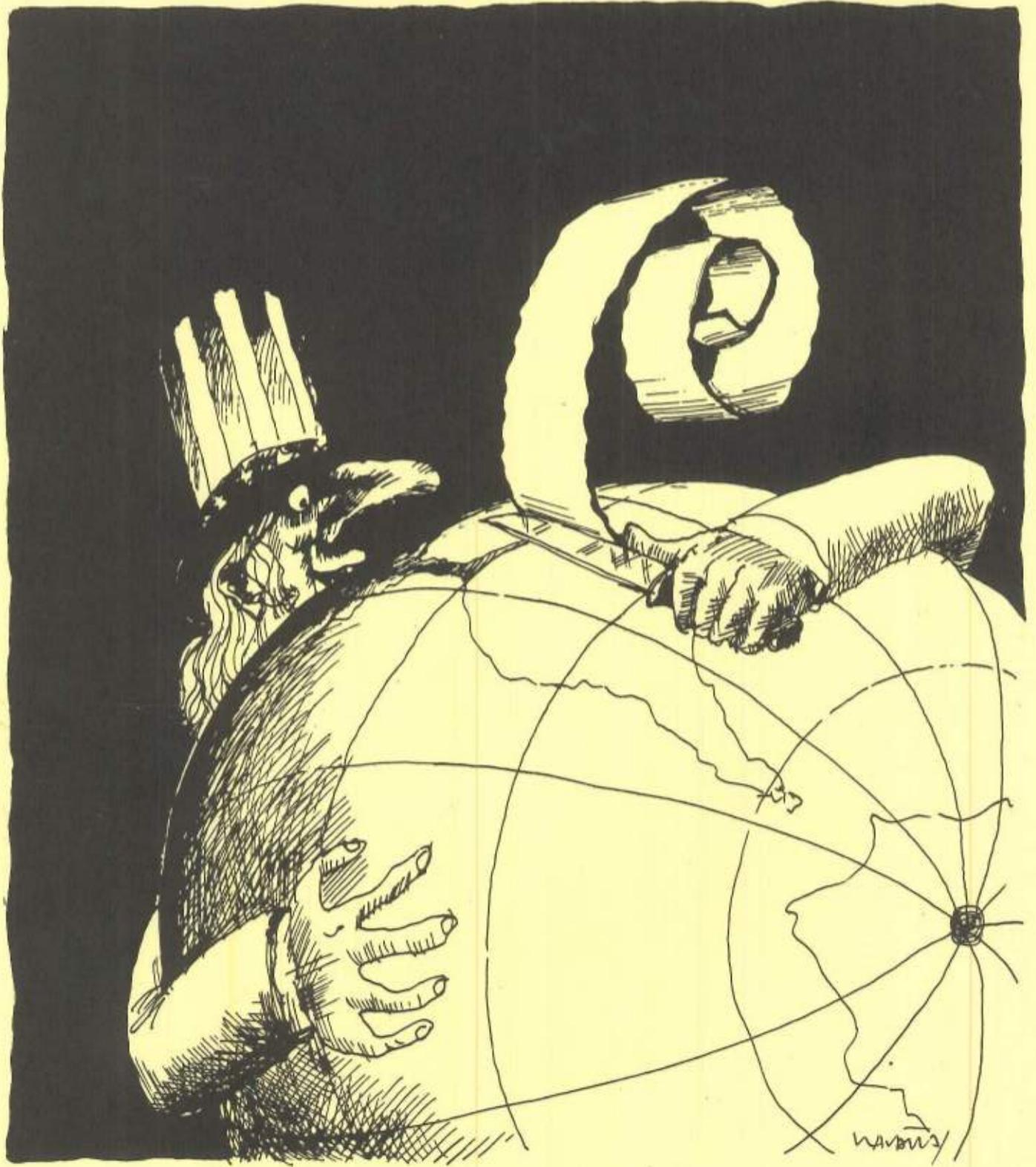
Cette recreation de nouvelles formes de vie et de travail, correspondant à des nouvelles valeurs et à des nouveaux besoins, était perçue non seulement en tant qu'acte de contestation à la société répressive, mais aussi

- et surtout - en tant qu'expérience libératrice. C'est-à-dire en tant que création - soit à l'intérieur de l'institution elle-même, soit au dehors - de petits espaces libres, dans lesquels hommes et femmes pouvaient faire l'expérience vivante d'une existence ou d'un travail alternatif. Ces petits noyaux se proposaient, aussi, de fournir le cadre dans lequel on pouvait essayer d'unifier ces deux aspects si souvent dissociés dans tout projet révolutionnaire : la libération individuelle (la dimension de l'être) et le changement social (la dimension de l'agir). En plus, le projet révolutionnaire n'était pas conçu comme quelque chose qui s'accomplirait dans un avenir plus ou moins lointain, auquel il faudrait sacrifier le présent. Bien au contraire, la révolution - ou, si nous voulons, la transformation de la société - était vue comme un processus qui se réalisait déjà ici et maintenant, dans la mesure où l'on recréait des modes de comportement et des formes d'action nouvelles à l'intérieur et à partir de chacun de ces "espaces libres".

Tout ce processus a impliqué, donc, une double rupture : l'une par rapport à l'emprise des valeurs productivistes de la société répressive; l'autre par rapport aux idées de la gauche traditionnelle, dont le projet de changement social posait toujours comme condition préalable la prise du pouvoir politique par les classes exploitées, la destruction de l'Etat "bourgeois" et le renversement des rapports de production. L'action des contestataires américains ne s'est pas conformée aux

lectures dogmatiques du marxisme, selon lesquelles le seul rôle des couches moyennes (dont était issue la majorité des jeunes et des femmes radicaux) est celui d'aider à l'éveil de la conscience de classe chez les ouvriers, définis comme les agents révolutionnaires par excellence. La "Nouvelle Gauche" n'a pas non plus accepté le postulat selon lequel, seule une classe ouvrière consciente, jouant le rôle d'avant-garde au sein d'une organisation politique nationale, serait capable de développer une stratégie et une tactique qui aboutissent au mûrissement des conditions objectives pour l'assaut au pouvoir.

A cette perspective d'une révolution lointaine, dirigée par une avant-garde, organisée par un appareil politique et ayant pour but prioritaire un changement dans les rapports de production, la contestation présentait un projet à la fois plus immédiat et plus global - la réappropriation de la vie. Immédiat, car sa réalisation n'était pas différée dans un avenir incertain, mais se faisait au fur et à mesure qu'on dévoilait les mécanismes de manipulation idéologique et qu'on affirmait, dans la pratique quotidienne, l'adhésion à de nouvelles valeurs et nouveaux modes de comportement. Global, car ce projet ne visait pas tout simplement à une refonte de l'infra-structure sociale avec l'appropriation collective des moyens de production, mais mettait en question aussi le mode de production capitaliste-indus-



triel. A l'ensemble de cette civilisation de l'avoir, on opposait dès ici et maintenant, une civilisation de l'être. L'alternative historique existait déjà, en se construisant et se redéfinissant dans la pratique de chaque jour.

La rupture du contrôle idéologique permettait la réapparition de tout ce qui avait été refoulé parce qu'incompatible avec l'éthique du travail et de la consommation. L'aliénation de la vie quotidienne, la programmation de la conscience et la mutilation de la réalité intime des individus cédaient la place à un grand mouvement de reprise de soi.

On assistait à l'émergence d'une nouvelle conscience et d'une nouvelle sensibilité, qui s'exprimaient de multiples façons :

- revalorisation de la perception sensorielle et expansion de l'inconscient et de l'imagination en tant que moyens de dépasser l'environnement artificiel imposé par la civilisation urbaine-industrielle. Toutefois, l'usage abusif de drogues transformait souvent cette recherche tout simplement en une forme de fuite du réel pour se réfugier dans un monde encore plus artificiel, car il ne durait que le temps de la réaction chimique;
- redéfinition de rapports interpersonnels non-autoritaires, dans le but de remplacer l'individualisme, la compétitivité, l'agressivité, la virilité et la possessivité par l'affectivité et le sentiment de solidarité communautaire. Cet effort a été poussé assez loin, justement

dans des expériences de logement en "communes" et de travail en "collectifs" où l'on a essayé de dépasser la hiérarchisation et la répartition des tâches propres, aussi bien dans la famille qu'au travail à la chaîne ou au travail spécialisé;

- prise de conscience sur l'ensemble des problèmes liés à la pollution, à la surpopulation urbaine et à l'équilibre écologique, qui a entraîné une remise en question de la vision traditionnelle de la nature en tant que simple objet d'appropriation et de transformation par l'homme selon les exigences de la croissance industrielle;
- redécouverte du corps humain en tant que source de plaisir (ce qui a posé la question d'une redéfinition de la sexualité) et non pas en tant que simple instrument de production; etc...

Bref, à un moment donné, qu'on pourrait situer vers la fin des années soixante, la contestation américaine cherchait à accomplir - au cœur même de la société répressive globale - une émancipation radicale de l'homme et le bouleversement de sa conscience et de son inconscient, de ses sens et de sa sensibilité. Elle exprimait le besoin vital d'une existence totalement différente, fondée sur de nouveaux rapports entre les personnes, avec la nature, dans le travail et dans les institutions sociales. Au contrôle social, on opposait l'auto-détermination, et aux

valeurs de la productivité agressive et de la répression profitable, on opposait les valeurs de la jouissance et du travail créateur.

Toutefois, malgré le radicalisme de ce projet de redéfinition de la vie, tout ce mouvement n'a touché, malheureusement, qu'une partie assez réduite de la population américaine (notamment, comme nous l'avons vu, les jeunes, les femmes et certains groupes issus de la classe moyenne - enseignants, scientifiques, professionnels libéraux, etc.). Les minorités ethniques ont continué à se battre pour des demandes plus élémentaires et directes, tandis que de larges couches sociales - la fameuse "majorité silencieuse" composée d'Américains moyens - ont réagi d'une manière extrêmement négative à cette remise en question sans précédent de la société et de l'idéologie capitalistes.

L'impact du mouvement en tant que facteur de changement social s'est trouvé, ainsi, sévèrement limité. Pour ne citer que l'exemple le plus flagrant, en dépit de son ampleur, la résistance contre la guerre au Vietnam a été un échec relatif, car elle n'a pu empêcher ni l'invasion du Cambodge en 1970, ni la reprise des bombardements contre le Nord-Vietnam fin 1971. En effet, la réaction défensive de la "majorité silencieuse" a engendré, surtout à partir de 1968, ce qu'on pourrait appeler un "virage à droite" ("Backlash"), ce qui a permis un renforcement des mécanismes, cette fois-ci ouvertement répressifs de

la société américaine. "La loi et l'ordre" établis ont durement sanctionné toute sorte de contestation, ce qui a aussi contribué à affaiblir l'ensemble du mouvement.

D'autre part, les divergences et fissures internes entre divers courants au sein de la contestation - la synthèse entre libération individuelle et changement social étant toujours extrêmement difficile à préserver - se sont aggravées par la répression et cette incapacité à dépasser l'isolement et devenir un facteur significatif de changement social. La difficulté à transformer la société environnante a poussé de nombreux jeunes à tout simplement "drop-out", c'est-à-dire à chercher refuge dans la perspective du salut individuel à l'intérieur de petits flots de jouissance, coupés de la réalité sociale. Souvent, la consommation de drogues n'a fait qu'aggraver cette fuite devant le réel, aboutissant à une renonciation de tout engagement collectif.

Même si les jeunes continuaient à éprouver une désaffection profonde vis-à-vis de la société répressive, les perspectives de libération collective cédaient la place à un repli sur soi. A partir de 1969, avec l'exception du sursaut violent mais de courte durée qui suivit l'invasion du Cambodge, au printemps 1970, le mouvement de contestation est entré dans une phase de perte de vitesse, voire de reflux pur et simple.



On pourrait alors imaginer que les structures de la société répressive avaient déjoué la menace et que, progressivement, le consensus social se rétablirait et, bientôt, on se retrouverait de nouveau dans le meilleur des mondes possible. Il-en a été autrement. Malgré la démobilisation de la contestation, la crise américaine

a continué à se développer, soit au niveau de la dégradation des conditions matérielles de vie, soit au niveau de l'effondrement des valeurs. Ce qui est encore plus intéressant, le désarroi a gagné progressivement d'autres couches sociales, y compris la classe ouvrière.



3. le mécontentement de la majorité silencieuse

Que s'est-il passé avec la classe ouvrière blanche ? Comment des couches sociales, qui constituaient le pilier le plus solide du système américain, ont-elles aussi commencé à éprouver ce sentiment de malaise et de mécontentement ? Dans quelle mesure pourrait-on dire que cette insatisfaction nouvelle, ressentie par la "majorité silencieuse", a été influencée par la contestation radicale des années soixante ?

Pour esquisser une réponse à ces questions, il nous semble, encore une fois, nécessaire de procéder d'abord à une analyse historique qui éclaire les rapports entre la dénonciation radicale de la société répressive faite par les contestataires, et l'évolution du comportement et des prises de position de la "majorité silencieuse".

Dans un premier moment, en effet, la majorité écrasante de la classe moyenne blanche, et pratiquement la totalité de la classe ouvrière, ont été des spectateurs passifs du processus de contestation mené par les minorités ethniques, les jeunes radicaux et les femmes. Toutefois, presque immédiatement, ces "Américains moyens" se sont sentis profondément désécurisés et menacés par la remise en question de

l'ensemble des valeurs qui donnaient un sens à leur vie. Beaucoup plus que l'étudiant contestataire, l'ouvrier s'identifiait et se reconnaissait dans ce système que tout d'un coup on dénonçait comme raciste et oppressif. Convaincus de contribuer par leur travail à la grandeur de l'Amérique et identifiant toujours "progrès" et "bonheur" à bien-être matériel, les ouvriers ressentaient la remise en question des valeurs sacrées de "famille", "patrie", "travail" et "réussite" comme une agression directe contre leur mode de vie.

La manipulation politique aidant, cela explique leur réaction souvent violente contre tous les protestataires, depuis les "hippies" paresseux et crasseux, qui méprisent le travail dur et honnête, jusqu'au mouvement de libération de la femme qui veut détruire la famille, les résistants à la guerre qui refusent de se battre pour leur pays et les Noirs qui pillent la propriété privée et, ce faisant, obtiennent un traitement prioritaire du Gouvernement. La hantise de la drogue, de la pornographie et de la criminalité aussi bien que l'appel à la loi et à l'ordre n'ont fait que refléter cette réaction primaire

de défense face à la remise en question d'un mode de vie et d'un ensemble de valeurs auxquels "cols bleus" et "cols blancs" associaient leur destin et qui leur assuraient, en compensation, une identité et une raison d'être.

Cet état d'esprit, à la fois défensif et agressif, ressort nettement dans une longue enquête publiée en octobre 1969 par l'hebdomadaire Newsweek, qui s'ouvrait sur les remarques suivantes :

"L'Américain moyen est plus profondément préoccupé par l'avenir de son pays aujourd'hui qu'à n'importe quel autre moment historique depuis la Grande Dépression. Les problèmes qui apparaissent à la surface sont faciles à cataloguer : une guerre futile à l'extérieur et une atmosphère raciale empoisonnée à l'intérieur, une inflation menaçante et des taux de criminalité effroyables, l'hostilité implacable des jeunes. Mais le malaise de l'Américain moyen a des racines plus profondes, qui touchent les questions fondamentales relatives au caractère sacré du travail et à la stabilité de la famille, à la question de savoir si un mode de vie satisfaisant dans le style classe moyenne est encore possible dans l'Amérique moderne". (8)

L'élément dominant, dans toute une série de témoignages qui suivaient, était le sentiment de peur et de perplexité face à l'effondrement de valeurs :

"Les valeurs auxquelles nous tenions tellement sont en train d'être détruites. On attaque

tout ce à quoi nous croyons, ce que nous avons appris à l'école, à l'Eglise, avec nos parents. Auparavant, nous savions dans quelle direction nous allions. Tout d'un coup, nous avons la sensation de marcher sur des sables mouvants." (9)

A ce moment-là, ce sentiment de désarroi était encore relativement compensé par l'identification de quelques boucs-émissaires précis auxquels on attribuait la responsabilité de tout ce qui se passait (notamment les Noirs et les étudiants contestataires). Toutefois, le déclin, à partir de 1970, de la contestation radicale dans ses formes les plus bruyantes, n'a pas pour autant rassuré les ouvriers et rétabli le consensus social. Bien au contraire, le malaise et la frustration n'ont fait que s'accroître, révélant que les racines du mécontentement étaient plus profondes.

Des ouvriers industriels et même des employés de services publics ont exprimé leur insatisfaction, non seulement par une vague croissante de grèves et de revendications, mais aussi par une série de comportements - tels que l'absentéisme, des actes spontanés de sabotage, un changement permanent d'emploi - qui exprimaient, au moins implicitement, une protestation contre les conditions de travail et un refus de s'y plier. Ainsi, comme l'ont remarqué plusieurs études récentes (10), les jeunes ouvriers réagissent de plus en plus contre la monotonie et les cadences du travail à la chaîne ou du travail

aux pièces, tandis que des ouvriers plus âgés se sentent menacés par l'automation, par le nombre grandissant des accidents de travail et la complexité du système de sécurité sociale, par l'inflation qui érode le pouvoir d'achat de leur salaire. - Si l'on ajoute encore à tous ces facteurs la dégradation inexorable des conditions matérielles de vie qu'on a analysée dans le premier chapitre, on comprend pourquoi et comment l'ancienne conception du travail comme moyen d'accéder à la société d'abondance s'avère de plus en plus illusoire.

"Je me sens un Américain oublié parce que mon quartier se désintègre. Les rues sont défoncées, la voirie inopérante, les égoûts puants; il n'y a plus d'emplois parce que les usines quittent les villes et on est de plus en plus dépendant des aides sociales". (11)

"Jour après jour, au fil des années, ces mêmes marches à monter, cette carte de travail à pointer. Se tenir au même sacré endroit pour y ajouter ces mêmes sacrés trous". (12)

"Du début à la fin de votre vie, la même chose... ça vous mène aux toilettes. Vous pissiez. Et puis vous retournez à votre boulot. Cela devient frustrant. Vous rentrez à la maison en vous demandant :

"Mais qu'est-ce que j'ai bien pu foutre aujourd'hui ?" Parfois je voudrais avoir fait quelque chose de bien dans la journée. Mais vous êtes une dent si petite dans un si grand engrenage que tout se perd dans l'énorme micmac". (13)

Il ne nous semble pas nécessaire de devoir accumuler encore d'autres témoignages pour démontrer que la "majorité silencieuse" des années soixante est bel et bien en train de bouger et de faire sentir son mécontentement. C'est à partir de cette constatation de fait que toute une série de questions capitales peuvent être posées : quel est le sens profond de ce malaise ressenti par la classe ouvrière, par des employés de bureau ou de services publics ? Est-ce qu'ils sont encore tout simplement en train de réagir défensivement contre la remise en question de l'ensemble de la société américaine par la contestation radicale ? Ou sont-ils déjà en train d'exprimer, eux aussi, - quoique d'une manière encore diffuse, spontanée et pré-politique - la même protestation par rapport à une vie quotidienne aliénante et à des conditions de travail abrutissantes qui ne sont pas éloignées des revendications profondes de la contestation radicale ?

DEMAN?



Dans la première partie du travail, nous avons mis l'accent sur ce double sentiment de malaise et d'impuissance que l'on pouvait observer pratiquement dans toutes les couches de la population américaine aujourd'hui. Ensuite, dans un premier effort d'interprétation, nous avons cherché les causes immédiates de ce sentiment généralisé dans la dégradation de conditions matérielles de vie (facteur objectif) et dans l'effondrement des valeurs qui assuraient le consensus social du système (facteur subjectif).

Cette première remarque par rapport à l'état d'esprit des groupes sociaux aujourd'hui impliquait déjà un changement significatif par rapport à la situation qui existait dans les années soixante : d'une part, la masse de mécontents s'était élargie au-delà des contestataires radicaux; d'autre part, les contestataires radicaux partageaient, eux aussi, le sentiment général de frustration et de perplexité, ce qui correspondait à une apparente démobilisation, voire à une dépolitisation.

Dans le but de comprendre ce qui se passe aujourd'hui, nous avons entrepris, dans la deuxième partie du travail, une analyse historique sur la dynamique de la contestation aux Etats-Unis.

D'abord, nous avons analysé les structures de base de la société répressive globale qui, en s'appuyant sur des mécanismes de contrôle social et de domestication idéologique plutôt que sur des contraintes matérielles ou policières, rendaient extrêmement difficile l'apparition de toute opposition radicale. Dans un deuxième moment, nous avons vu comment cette société qui se présentait comme l'"utopie réalisée" fut démasquée par la contestation radicale, qui lui a opposé un projet alternatif fondé sur de nouvelles valeurs et nouveaux modes de comportement. Finalement, on a essayé de comprendre comment la "majorité silencieuse", au début directement opposée à la contestation, en était elle aussi venue à ressentir ce sentiment de malaise et de mécontentement.

Sur la base des constatations faites dans la première partie et de l'analyse historique faite dans la deuxième, il ne nous reste maintenant qu'à reprendre certaines questions déjà posées au long du travail par rapport aux perspectives d'avenir.

Une chose nous paraît indiscutable : en dépit de la perte

de vitesse de la contestation radicale pendant ces dernières années et de l'apparente accalmie des minorités ethniques, la crise américaine, née du dévoilement de la société répressive globale dans les années soixante, ne tend qu'à s'aggraver. En effet, les deux phénomènes qui sont aujourd'hui à la base de cette crise - la dégradation des conditions matérielles de vie et l'effondrement des valeurs traditionnelles - semblent être, au moins pour le moment, des tendances difficilement réversibles. Dans ces conditions-là, nous pouvons conclure que cette société répressive globale, telle qu'elle existait il y a quinze ans - c'est-à-dire capable d'assurer la cohésion sociale par le consensus idéologique - ne fonctionne plus aujourd'hui. Son instrument essentiel, qui était la mystification idéologique, a été démasqué. Le voile idéologique qui avait réussi à dissoudre les conflits et harmoniser des intérêts contradictoires dans une adhésion par tous les groupes sociaux à des valeurs de base communes, a été déchiré. La cohésion et l'harmonie du passé cèdent aujourd'hui la place à des tensions longtemps refoulées (entre Noirs et Blancs, hommes et femmes, jeunes et vieux, riches et pauvres, patrons et ouvriers) et rien n'indique que ces forces centrifuges puissent être, à court terme, de nouveau réconciliées.

La crise existe et tous la ressentent et l'expriment précisément par le mécontentement et l'impuissance. Il est, par contre, beaucoup plus difficile de percer cette impression diffuse et vague

de malaise pour saisir ce qui est vraiment en train de se passer, soit dans les couches sociales qui ont alimenté la contestation radicale et qui semblent aujourd'hui subir ce processus de démobilisation, soit dans les couches sociales qui faisaient partie de la "majorité silencieuse" et qui ont, elles aussi, été peu à peu contaminées par le malaise et le désarroi.

Ici, nous nous contenterons de poser quelques hypothèses, sans nous hasarder à avancer des interprétations sur des phénomènes sociaux extrêmement difficiles à saisir, notamment dans un contexte aussi mouvant que celui des Etats-Unis.

En ce qui concerne d'abord la contestation radicale, il semble indéniable que les manifestations extérieures et les plus bruyantes de protestation ont beaucoup diminué d'intensité. Il semble aussi qu'il y ait eu un recul des actions qui visaient à avoir un impact sur le plan du changement social, compensé par un repli sur soi et une valorisation des expériences à l'échelle de petits groupes ou communautés, plutôt que sur un plan plus vaste. Toutefois, du fait que le calme semble régner dans les Universités et qu'il n'y a plus de manifestations de rue, peut-on conclure immédiatement que les gens sont tous démobilisés, voire dépolitisés, et que tout est revenu à l'état de choses pré-existantes, avec la réintégration dans les structures du système des anciens



wendy

contestataires ? Ou bien cette accalmie de surface indique-t-elle un sentiment profond de désaffection et de désintéressement par rapport aux formes d'actions et aux institutions politiques traditionnelles ? Dans cette hypothèse, est-ce que, presque d'une façon souterraine, on continue encore à vivre et à développer ces nouvelles valeurs et nouveaux modes de comportement qui étaient plus visibles pendant les années soixante ?

Par contre, quel sens attribuer à des phénomènes tels que le regain du sentiment de religiosité et de mysticisme (depuis l'intérêt pour les religions orientales jusqu'à l'adhésion à des sectes fondamentalistes), la prolifération de groupes ou de techniques de rencontre ou de sensibilisation visant à dépasser la solitude et aboutir à une communication entre les individus, même si elle est éphémère et artificielle, ou encore l'attrait exercé par des phénomènes qui défient la logique d'une explication rationnelle comme la perception extra-sensorielle, l'occultisme, la magie noire, etc. ? Pourrait-on dire que cet ensemble de phénomènes, qui semblent tellement fasciner la jeunesse aujourd'hui, est révélateur d'un refus inconscient et pré-politique de la rationalité technocratique qui, elle, précisément, rejette comme irrationnelles aussi bien la transcendance religieuse que toute la dimension cachée et non-quantifiable du psychisme humain ?

Finalement, en ce qui concerne le malaise ressenti par l'ancienne "majorité silencieuse", nous nous limiterons à proposer à

nouveau ici la question avec laquelle on a clos la deuxième partie du travail : le mécontentement de la classe ouvrière exprime-t-il seulement cette réaction de défense contre la remise en question de l'ensemble de la société américaine faite par la contestation radicale ? Ou est-ce que son désarroi exprime, lui aussi, sous une forme encore spontanée et diffuse, le même refus d'une vie quotidienne aliénante et de conditions de travail abrutissantes qu'on pourrait rapprocher des revendications de la contestation radicale ? Si c'est cette dernière hypothèse qui s'avère juste, alors une question encore plus déterminante doit être posée dans la perspective du changement social : comment transformer cette protestation diffuse et spontanée en une action consciente et organisée de changement social ? Comment lier le projet de changement social au processus de libération individuelle ? Comment mener à bien ce véritable processus d'éducation politique, d'autant plus nécessaire et urgent que toute cette masse de mécontents peut aussi bien donner naissance à une alternative historique libératrice ou servir de base sociale à une recomposition de la société répressive globale sous des formes ouvertement fascistes ?

Hiver 1973/74

MIGUEL DARCY DE OLIVEIRA

ROSISCA DARCY DE OLIVEIRA

notes

- (1) Le premier auteur à dévoiler et dénoncer l'irrationalité d'ensemble de la société répressive globale a été, sans aucun doute, Herbert MARCUSE, dans son ouvrage capital L'homme unidimensionnel, publié aux Etats-Unis en 1964, mais qui ne fut connu en Europe qu'en 1968, à la suite de la contestation des étudiants allemands de 1967 et, surtout, après l'explosion de mai 1968 en France.
- (2) Une des analyses les plus percutantes de la "rationalité technocratique" est l'ouvrage de Jurgen HABERMAS - La Technique et la Science comme "Idéologie". De même que Marcuse, la pensée de Habermas s'insère dans les travaux sur la "théorie critique de la société", entrepris depuis les années vingt, par l'Ecole de Francfort avec, notamment, ADORNO et HORKHEIMMER (un essai reconstituant le développement historique de la pensée de l'Ecole de Francfort vient d'être publié en anglais : Martin JAY - The Dialectical Imagination; Little, Brown & Company, Boston, 1973).
- (3) Pour l'étude du rôle des institutions de contrôle social à l'intérieur de la société répressive, se référer aux ouvrages d'Ivan ILLICH. D'autre part, une des critiques les plus originales de la société de consommation et des concepts mêmes de "travail" et de "production" dans le cadre de la société industrielle se trouve dans les écrits de Jean BAUDRILLARD, notamment Le Miroir de la Production.
- (4) MARCUSE, H. - Counter-revolution and Revolt; Boston, Beacon Press, 1973; p. 14.
(Pour la traduction française, voir bibliographie).
- (5) Cité par HAYDEN, Tom - "The Trial"; in Ramparts, juillet 1970, p. 48.
- (6) Theodore ROSZAK - auteur de Vers une Contre-culture et Où finit le désert - a été l'un des rares à saisir la portée radicalement nouvelle des demandes avancées par les jeunes Américains en révolte.
- (7) Parmi l'abondante littérature consacrée à la contestation des années soixante, l'on peut retenir au moins deux titres : d'une part, l'étude déjà mentionnée de Tom HAYDEN et, d'autre part, l'ouvrage de Greg CALVERT et Carol NEIMAN - A Disrupted History : the New Left and the New Capitalism, dont il n'y a pas encore de traduction française.
- (8) "The Troubled American" in Newsweek, octobre 1969, p.22.

- | | |
|--|---|
| <p>(9) <u>Idem</u>; p. 23.</p> <p>(10) Des indications sur ce mécontentement croissant et le regain de combativité de l'ouvrier américain qui s'en est suivi peuvent se trouver dans les reportages de <u>Time Magazine</u> (novembre 1970 et <u>Newsweek</u> (mai 1971 et mars 1973).</p> | <p>(11) "The Blue Collar Worker's Lowdown Blues" in <u>Time Magazine</u>, novembre 1970, p. 59.</p> <p>(12) "The Troubled American", <u>op.cit.</u>, p. 37.</p> <p>(13) <u>Idem</u>, p. 37.</p> |
|--|---|

bibliographie de base

- | | |
|--|---|
| <p>BAUDRILLARD, Jean</p> | <p><u>La Société de Consommation</u>; Paris, Denoël, 1970</p> <p><u>Le Miroir de la Production</u>; Paris, Casterman, 1970.</p> |
| <p>CALVERT, Greg
et NEIMAN, Carol</p> | <p><u>A Disrupted History : the New Left and the New Capitalism</u>; New York, Random House, 1971.</p> |
| <p>DARCY DE OLIVEIRA, R.
et CALAME, M.</p> | <p>"La Libération de la Femme : changer le monde, réinventer la vie" in <u>Documents IDAC</u>, No 3, Genève, été 1973.</p> |
| <p>FREIRE, Paulo</p> | <p><u>La Pédagogie de l'Opprimé</u>; Paris, Maspero, 1974 (à paraître)</p> |
| <p>GARAUDY, Roger</p> | <p><u>L'Alternative</u>; Paris, Laffont, 1972.</p> |
| <p>HABERMAS, Jurgen</p> | <p><u>La Technique et la Science comme "Idéologie"</u>; Paris, Gallimard, 1973.</p> |
| <p>HAYDEN, Tom</p> | <p><u>The Trial</u>; Berkeley, Ramparts Press, 1970
(notamment le dernier chapitre : "From Resistance to Liberation")</p> |
| <p>ILLICH, Ivan</p> | <p><u>Libérer l'Avenir</u>; Paris, Seuil, 1971.</p> <p><u>La Convivialité</u>; Paris, Seuil, 1973.</p> |

- MARCUSE, Herbert L'Homme Unidimensionnel; Paris, Minuit, 1968.
Vers la Libération; Paris, Minuit, 1969.
Contre-Révolution et Révolte; Paris, Seuil, 1973.
- PALMIER, J.M. Marcuse et la Nouvelle Gauche; Paris, Belfond, 1973.
- ROSZAK, Theodore Vers une Contre-culture; Paris, Stock, 1970.
Où finit le Désert; Paris, Stock, 1973.

document de travail

**le séminaire comme
moment d'un processus
d'éducation politique**

le séminaire comme moment d'un processus d'éducation politique

Qu'est-ce qu'un séminaire ?
Peut-on y apprendre quelque chose ?
Peut-on y acquérir une méthode de travail ? Ces quelques journées passées ensemble, peuvent-elles constituer une expérience libératrice vécue par les participants ?
Notre pratique révèle que pour répondre à ces questions, apparemment si simples, il faut remettre en cause, non seulement les concepts mêmes d'éducation, d'apprentissage et de savoir, mais aussi les rapports entre professeur et étudiants, école et société, théorie et pratique, prise de conscience et action de transformation de la réalité.

En essayant de synthétiser dans une phrase notre conception d'un séminaire, nous dirons qu'on l'envisage en tant que moment et cadre dans lequel chaque participant est invité à procéder à une réflexion critique sur sa pratique passée et présente, ayant toujours en vue le retour à la pratique.

On peut tout de suite remarquer qu'un séminaire conçu de cette façon-là ne saurait avoir d'existence ou de raison d'être en soi-même, isolé dans le temps et dans l'espace. Il n'y aurait pas de sens à ce que le travail commence seulement à partir de l'instant où les participants se trouvent réunis pour discuter une liste de

thèmes souvent pré-établis, de la même façon qu'il ne pourrait pas s'arrêter lors du dernier jour de la rencontre, après la lecture des conclusions des débats. Bien au contraire, un séminaire compris comme un contexte théorique dans lequel a lieu la réflexion critique sur la pratique et la pratique pour but, n'est pas quelque chose d'isolé ou d'abstrait, mais doit avoir une double ouverture vers le passé et vers l'avenir. En effet, il s'insère comme un moment de réflexion critique dans un mouvement qui le dépasse et dont il n'est qu'un volet. Ce mouvement plus large prend comme point de départ la pratique des participants, clarifie et élargit cette pratique par la réflexion, renvoie toujours à une nouvelle action enrichie et redéfinie par l'analyse précédente et qui constituera, à la fois, le test de l'analyse théorique et la matière première pour une nouvelle réflexion, et ainsi de suite.

Une telle approche rend naturellement inutile, voire impossible, l'élaboration préalable d'une table de matières ou d'un programme rigide de discussions, destiné à encadrer le travail. Au lieu de confronter les participants avec un programme

pré-établi, l'essentiel consiste dans l'effort d'analyse que chacun est appelé à faire à propos et à partir de sa propre expérience et dans le but de trouver des indications concernant des problèmes concrets que pose la réalité de chaque jour. Dans ce sens-là, les questions discutées dans le séminaire ne tombent pas du ciel, ni ne sont des problèmes abstraits ou coupés de la vie des participants, mais ce sont précisément les questions posées par la pratique concrète et par l'expérience quotidienne. Le travail du séminaire consiste, alors, à identifier ces questions, à les mettre en rapport avec la pratique et, sur la base d'une confrontation systématique d'expériences vécues, à essayer de comprendre le comment (description) et le pourquoi (interprétation) des succès, des échecs et des impasses où l'on se trouve, pour pouvoir en retirer des indications opérationnelles, qui puissent être traduites en actions concrètes.

Cette perspective du séminaire en tant que contexte théorique lié à la pratique s'appuie sur deux prémisses fondamentales :

1. le refus de toute relation autoritaire et verticale entre le professeur tout puissant et les étudiants ignorants, inhérente à la conception de l'éducation comme transmission d'un savoir fini. En effet, cette conception dite "bancaire" de l'éducation (car la tête vide des étudiants est censée être remplie de connaissances par le professeur à l'image de l'argent qu'on verse dans une banque) repose sur la notion du savoir

comme un produit fini, prêt à être transmis ou passé de celui qui sait à ceux qui ne savent pas. Dans nos sociétés, c'est évidemment l'institution scolaire qui est le dépositaire de ce savoir mort, stocké au long des siècles et qui détient le monopole de sa transmission à travers des rites précis, accomplis sous le contrôle des professeurs. Pour l'éducation bancaire, le processus d'éducation n'est rien d'autre que cette accumulation de faits, d'évènements, de données, en un mot d'une information, qui porte le plus souvent sur des questions fragmentaires, sur des techniques ou sur des aspects partiels d'une problématique globale qu'on ne saisit jamais. On arrive, alors, à ce résultat apparemment paradoxal, dans lequel l'acquisition de compétences de plus en plus spécialisées ou d'une masse toujours croissante d'informations s'accompagne, chez celui qui "apprend", d'un étouffement progressif de toute conscience critique, c'est-à-dire de la capacité de comprendre la réalité qui l'entoure et de se situer soi-même à l'intérieur de son contexte social, afin de pouvoir y intervenir d'une façon consciente et créatrice;

2. le refus de l'autre pilier de l'éducation "bancaire" qu'est la séparation entre théorie et pratique,

autrement dit entre étude et action. En effet, du moment où le savoir devient un produit dont la fabrication est assurée par une institution officielle appelée "école", cette école devient un corps séparé de la société et le contenu de l'enseignement n'a rien à voir avec la réalité concrète et immédiate de ceux qui "apprennent". La vie quotidienne n'est pas perçue comme point de départ et source de l'enseignement; bien au contraire, en enseignant "aujourd'hui" des théories abstraites ou des techniques, l'école façonne les uns et les autres (en favorisant sélectivement une minorité et en marginalisant la majorité) pour le rôle social qu'ils seront "demain" appelés à jouer dans une société qui existe déjà et qui existera toujours. A la créativité, on remplace l'adaptation et la "préparation"; à la vision critique, on préfère la conformité; à la solidarité et à l'autogestion, on oppose la discipline, la compétitivité et la dépendance.

La conception du séminaire que nous avons esquissée entre ainsi directement en conflit avec les postulats de l'éducation "bancaire": rapport autoritaire et hiérarchisé entre professeur et étudiants, transmission passive d'un savoir fini et coupure entre ce qu'on apprend et la réalité de ceux qui apprennent. Il faut souligner que, pour nous, le refus de ces trois points n'est pas un choix gratuit, mais est la conséquence nécessaire de notre prémisse de départ. En effet, du moment où la matière

première d'un séminaire n'est plus choisie et traitée abstraitement, mais est dégagée à partir des questions que les participants se posent au niveau de leur engagement concret et de leurs préoccupations vécues, deux choses se passent :

- il n'y a plus de réponses correctes ou de théories pré-établies capables d'apporter des solutions immédiates à chaque problème;
- tout est à inventer et à créer sur un pied d'égalité. Chacun apporte ses propres expériences et les leçons qu'on a pu en tirer, et ce matériel de base est alors confronté, approfondi et systématiquement élaboré dans un travail d'ensemble, où chacun a son mot à dire et personne n'a de formules toutes faites.

Une telle dynamique nous amène très loin du savoir figé et fini transmis par l'école institutionnelle. Du moment où la matière première d'un séminaire est la pratique des participants, le savoir ou les connaissances qui peuvent naître d'une confrontation systématique d'expériences et d'une interprétation de la réalité sociale dans laquelle elles s'insèrent ne peuvent être que ce savoir vivant inachevé et intransmissible, qui se fait et se refait chaque jour, au fur et à mesure qu'avance le processus de déchiffrement et de transformation de la réalité. "Alphabétiser ne veut pas dire apprendre à lire et écrire un code linguistique, mais apprendre à lire (comprendre) et écrire (transformer) sa propre réalité".

Evidemment, un séminaire avec un tel contenu exige une structure et une méthodologie de travail qui ne soient pas en contradiction avec ses objectifs. On touche ici à la question cruciale concernant le rôle du coordinateur ou animateur du séminaire et à son rapport avec le groupe. La simple existence d'un coordinateur (c'est-à-dire, quelqu'un investi de la responsabilité de "conduire" le séminaire) est souvent perçue en soi-même comme une contradiction avec l'objectif de tout véritable processus d'éducation politique : l'acquisition par les participants d'une conscience critique de leur réalité (c'est-à-dire, leur passage de la condition d'objets à celle de sujets de leur propre devenir). Il est légitime de se demander si la présence d'un coordinateur n'empêche pas une authentique auto-détermination du groupe, en reconstituant des liens de dépendance des participants vis-à-vis de celui ou de celle qui vient les "conscientiser" (comme si la "conscience", de même que le "savoir bancaire", étaient quelque chose que l'on puisse transmettre).

Il nous paraît difficile de répondre par un oui ou un non catégoriques à cette question. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'essayer de comprendre pourquoi la présence du coordinateur nous paraît nécessaire (autrement dit, de voir pourquoi il nous paraît difficile qu'un groupe s'engage, spontanément, dans la dynamique action / réflexion que nous proposons), mais aussi sous quelles conditions son intervention est positive. La discussion du rôle du coordinateur à l'intérieur du séminaire se

rapproche, d'ailleurs, de l'analyse du rapport entre l'observateur militant et le groupe social avec lequel il travaille, rapport qui a servi de cadre théorique pour le Document IDAC No 3. En renvoyant ainsi le lecteur à ce texte-là, nous nous bornerons ici à indiquer les deux dimensions qui justifient, à notre avis, l'intervention du coordinateur :

- d'abord, il revient au coordinateur d'assurer tout simplement l'existence du cadre ou du contexte à l'intérieur duquel les participants du séminaire sont invités à procéder à cette réflexion critique liée à leur pratique.

Très concrètement, le premier mouvement de nos séminaires consiste d'habitude dans une invitation adressée à chaque participant, pour qu'il ou elle se "présente", en identifiant dans sa pratique quotidienne les questions ou préoccupations qu'il ou elle aimerait discuter dans le séminaire et en indiquant aussi les efforts entrepris jusqu'alors pour les comprendre et les résoudre. A l'aide de cette démarche, on cherche tout de suite à opérer une unité entre théorie et pratique, car, alors, la matière première du séminaire devient vraiment l'expérience concrète des participants;

- ensuite, le coordinateur doit inviter le groupe à ne pas se limiter à une simple description de sa situation ou à une analyse de phénomènes qui, souvent, ne sont que des manifestations

extérieures de l'essence cachée des vrais problèmes. Cela arrive assez souvent non pas à cause d'une incapacité quelconque du groupe, mais évidemment comme conséquence de tous les conditionnements véhiculés par l'école institutionnelle et aussi en conséquence de l'intériorisation inévitable, par tout groupe opprimé, de l'idéologie dominante. En fonction de ce double conditionnement, on tend, d'une part, à décrire et non pas à interpréter la réalité que l'on vit; d'autre part, on s'attaque à des problèmes souvent secondaires, aux conséquences plutôt qu'aux causes.

La tâche du coordinateur consiste, donc, à créer les conditions et à inviter le groupe à comprendre et à interpréter sa réalité; à s'interroger non seulement sur le comment, mais aussi sur le pourquoi; à essayer de mettre en rapport chaque phénomène partiel et spécifique avec la réalité globale dans laquelle il s'insère (double passage, donc, des conséquences aux causes et de la partialité à la totalité).

Cela ne signifie pas que le coordinateur soit déjà en possession de la vraie "conscience" ou "connaissance" qu'il apporte au groupe du dehors. Bien au contraire, son rôle essentiel consiste à récolter les éléments qui existent dans le groupe d'une façon non organisée et à les rendre, sous une forme organisée, à l'analyse du groupe.

Plus important encore, ce va-et-vient constant, tout au long du séminaire, entre les données tirées de la pratique et l'élaboration théorique, permet que chaque participant acquière une méthode de travail, une façon de voir et comprendre le réel. C'est précisément cette maîtrise d'une méthode qui rend progressivement de moins en moins nécessaire l'intervention du coordinateur et qui correspond à l'acquisition d'une authentique conscience critique. Dans ce sens-là, un séminaire sera d'autant plus réussi qu'au fur et à mesure de sa progression, la figure et le rôle du coordinateur tendront graduellement à disparaître, car cette disparition marque la prise en charge, par le groupe tout entier, de la capacité d'auto-détermination qui le libère de toute dépendance.

Il faut encore souligner qu'un autre facteur essentiel pour parvenir à cette auto-détermination du groupe est lié à l'attention avec laquelle le coordinateur cherche à rendre les participants conscients des interactions et de la dynamique du séminaire même. En effet, la transformation de l'expérience qui est en train d'être vécue en objet d'analyse - ce qu'un coordinateur cherchant la manipulation et non pas l'auto-détermination ne ferait jamais - contribue à dévoiler le rôle joué par le coordinateur, permettant au groupe de saisir sa méthode de travail et, s'il le faut, la remettre en question. Ce mouvement d'auto-

analyse est aussi un des meilleurs moyens pour identifier d'éventuels blocages et tensions entre les participants, ouvrant la voie à leur dépassement. Cela est encore une démonstration de la manière avec laquelle on parvient à opérer cette unité entre théorie et pratique, car c'est l'expérience même en train d'être vécue qui est saisie sur le vif, transformée en objet de réflexion par ceux qui la vivent (donc, unité aussi entre sujet et objet) et, en conséquence, susceptible de correction ou de redéfinition.

Finalement, il faut être conscient que la profondeur et la rigueur de tout ce processus dont nous venons d'énoncer les lignes générales, dépend de plusieurs facteurs, tels que la durée et la continuité du travail,

l'homogénéité du groupe et le degré d'identification que le coordinateur réussit à avoir avec la problématique vécue par les participants. A ce propos, il est clair qu'un coordinateur qui partage les mêmes problèmes ou provient du même contexte socio-culturel que les participants, peut plus facilement participer sur un pied d'égalité à une réflexion sur des questions communes, que quelqu'un venu de l'extérieur ou dont l'expérience s'appuie sur des points de repère différents. Ayant en vue toutes ces données, il nous paraît que, dans le contexte d'un séminaire de quelques jours, on peut seulement esquisser cette dynamique, essayant de soulever certaines questions de base qui doivent être pleinement développées par la suite.



L'institut d'Action Culturelle de Genève (IDAC), dirigé par le Prof. Paulo FREIRE, a commencé au printemps 1973 la publication d'une série de documents (4 numéros par an), qui traitaient de la conscientisation comme instrument de libération dans le processus d'éducation, de développement et de changement social. L'équipe de l'IDAC voit la conscientisation comme le processus par lequel nous devenons conscients de notre réalité socio-culturelle, dépassons les aliénations et contraintes auxquelles nous sommes soumis et nous affirmons comme des sujets conscients et créateurs de notre propre devenir historique.

Les activités de l'Institut s'orientent autour de trois axes principaux, liés entre eux :

1 Recherche et engagement dans des projets utilisant la conscientisation comme instrument de changement social. Quatre thématiques font actuellement l'objet d'étude et d'action spécifique :

* L'Aide au "Tiers Monde" et l'éducation pour le développement;

* le contenu et les méthodes d'une pédagogie politique;

* la libération de la femme;

* les nouvelles formes d'action politique dans les sociétés hautement industrialisées;

2 séminaires et groupes de travail, conçus comme un contexte de réflexion critique sur les questions posées par la pratique des participants avec pour but leur retour à la pratique;

3 publication de documents.

Documents déjà parus :

No. 1 - Conscientisation et révolution - une conversation avec Paulo FREIRE (printemps 1973 - épuisé)

No. 2 - "Aide" au "Tiers Monde" - le développement impossible (printemps 1973)

No. 3 - La libération de la femme: changer le monde, réinventer la vie (été 1973)

No. 4 - Education politique - une expérience au Pérou (automne 1973)

à paraître :

No. 7 - (printemps 1974)
Déscolarisation ou Education Politique : une étude comparative entre les concepts d'Ivan ILLICH et Paulo FREIRE sur le rapport entre éducation, changement social et libération.



L'IDAC est un collectif de travail à but non-lucratif dont le budget provient de ses séminaires, de ses publications et des contributions volontaires d'individus ou d'organisations. Les abonnements aux documents sont une forme de soutien au travail de l'équipe.

Une publication de l'IDAC

Institut d'Action Culturelle

Rédacteurs responsables

Pierre DOMINICE
Michel GIRARDIN
Eric LOUIS

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

idac

27, chemin des Crêts
1218 Grand-Saconnex
Genève

SI VOUS DESIREZ VOUS ABONNER,
RENVOYEZ CE COUPON A

Institut d'Action Culturelle

27, chemin des Crêts
1218 Grand-Saconnex
Genève - Suisse



Je désire souscrire à un abonnement d'un an aux DOCUMENTS IDAC

(4 numéros par année) Fr.s: 15,

Nom _____

Adresse

N.B. Vous recevrez tout document en français, à moins que vous ne demandiez la version en langue anglaise